

3902 c 20

EXAMEN
CRITIQUE

*De la seconde Partie de la Con-
fession de Foi du VICAIRE
SAVOYARD.*

EXAMEN

CRITIQUE



EXAMEN

CRITIQUE

*De la seconde Partie de la Con-
fession de Foi du VICAIRE
SAVOYARD.*

Par M. A. J. R. Pasteur de l'Eg. H. à L.

7K



Par. J. p. W. Wiesiotowski.
A LONDRES. 1827.

M. DCC. LXXVI.

EXAMEN

CRITIQUE

De la ...

...

...

...



...

...



INTRODUCTION.

SI j'avois à dresser l'échelle des crimes , je placerois au premier rang le forfait de celui qui donne des fers à un peuple libre , & se rend ainsi la premiere cause de tous les maux que la tyrannie pourra faire souffrir à des millions d'hommes pendant un grand nombre de générations. Je donneroie la seconde place au crime des Auteurs , qui extirpant des ames la juste crainte de l'Etre suprême , & prêchant que la

vj *INTRODUCTION.*

tombe nous dévorera tout entiers, sonnent en quelque manière la charge entre les mortels, & les invitent à s'entr'arracher les dépouilles de cet Univers, comme du seul héritage qu'ils puissent espérer.

Que d'Ecrivains du siècle ont pourtant commis ce crime effroyable ! O vous qu'un monde insensé célèbre, parce que vous l'avez tranquilisé sur ses folies, enivrez-vous de ce vil encens ! Mais si le bruit trompeur des louanges qu'on vous prodigue, vous permet d'enten-

dre autre chose , sachez qu'il est au moins un homme qui , loin de vous envier vos lauriers , frissonne en pensant au terrible compte qu'il vous faudra rendre , & qui , pour l'Empire du globe , ne voudroit pas être à votre place.

A Dieu ne plaise que je confonde avec ces corrupteurs de l'humanité , l'Auteur sublime & vertueux d'*Emile* ! Loin de leur ressembler , personne , au contraire , ne les a mieux connus , ni mieux peints que lui ; personne n'a vu de plus loin l'abyme où ces Syrenes voudroient conduire

viii INTRODUCTION.

doucement l'Europe, ni fait plus d'efforts pour la réveiller.

Mais en rendant justice aux intentions de ce grand homme, on est pourtant forcé de douter, s'il a moins nui à la cause des impies en défendant contre eux la Religion naturelle, qu'il ne les a servis en combattant la révélation.

Sa méprise, il est vrai, étoit très-facile; il avoit le malheur de vivre à Paris, c'est-à-dire dans le foyer de l'irreligion à la mode; & présumant qu'elle

avoit fait à peu près par-tout les mêmes progrès, il a cru qu'il falloit s'exécuter de bonne grace, conserver le tronc aux dépens des branches, abandonner enfin l'Evangile pour sauver la Religion naturelle : & ce point de vue l'a d'autant mieux séduit, qu'il savoit bien que les ennemis de l'un ne sont nullement les amis de l'autre, & que si l'on pouvoit en faire des Théistes, ils trouveroient eux-mêmes qu'autant vaut être Chrétiens.

Mais quoique l'incrédulité

X INTRODUCTION.

n'eût fait par-tout que trop de ravages, il s'en falloit pourtant qu'elle fût répandue au point qu'il a paru le penser : en vain, par exemple, Mr. de Voltaire étoit venu planter ses tentes en Suisse ; en vain il employoit à propager la Secte, ses bons mots, sa plume, & sa table : le souvenir de ses actions prévenoit l'effet de ses épigrammes, & il n'avoit guere pour prosélytes que quelques Petits-mâîtres, & quelques Caillettes.

Mais *Emile* parut, & la scene changea. Les vertus de l'Au-

teur, ses talents, les excellents préceptes dont l'Ouvrage est rempli, la première partie même de la Confession de foi du Vicaire, tout concourut à donner du poids aux objections qu'il fait dans la seconde. Ce n'est pas ici, disoit-on, un homme que la manie du bel esprit égare, ou qui ait intérêt que la Religion ne soit qu'une fable; c'est un homme qui joint à beaucoup de génie, un amour aussi grand pour la vérité; c'est l'Apôtre le plus sublime qu'ait encore eu la Religion naturelle, qui rend même

le plus bel hommage à différentes preuves du Christianisme : s'il en trouve donc plusieurs équivoques, si les miracles & les prophéties ne lui paroissent nullement prouvés, c'est qu'en effet les preuves en sont mauvaises. Dès-lors une foule de Chrétiens douterent ; & du doute, Voltaire les conduisit bientôt à l'apostasie. (*)

(*) Le malheur voulut même, qu'une des Républiques les plus célèbres de ce pays-là fut alors agitée de dissensions civiles, que la plupart des Ministres s'y crurent obligés d'épouser le parti du Magistrat contre le peuple, & que quelques-uns même le défendirent dans les chaînes. Des milliers

Il ne sauroit donc paroître inutile de délier ce nœud fatal, que le Vicaire Savoyard a ferré avec tant de force ; & il importe d'autant plus de le faire, qu'*Emile* étant très-sûr de l'immortalité, y joindre un antidote pour cette partie, c'est servir à la fois les siècles à venir, & le nôtre.

de personnes cessèrent dès-lors d'aller les entendre, & conclurent que l'Evangile est faux, de ce que leurs Pasteurs étoient négatifs. Quelque étrange que soit cette conclusion, elle n'étonnera que ceux qui ignorent la Logique des passions, & combien peu le peuple est capable de distinguer la Religion de ceux qui la prêchent.

xiv *INTRODUCTION.*

Lecteur, viens donc apprendre à te défier des grands noms; viens apprendre que l'amour même de la vérité ne garantit pas toujours de l'erreur, & sois en même-temps Chrétien & modeste.



EXAMEN



EXAMEN CRITIQUE

*De la seconde Partie de la Con-
fession de Foi du VICAIRE
SAVOYARD.*

EMILE, III. 132.

I.



Vant que d'attaquer les preu-
ves de la Révélation, le Vi-
caire s'efforce d'en démontrer
l'inutilité, & le danger même.

Vous ne voyez, dit-il, dans mon ex-

A

posé, que la Religion naturelle; il est bien étrange qu'il en faille une autre!

EMILE, T. III, p. 132. Amst. 1762.

Je réponds qu'il n'en faut point d'autre, & que la révélée n'est qu'une exposition du Théisme, mais beaucoup plus claire, plus détaillée.

Un Livre paroît, & assez bien imprimé, pour que ceux qui voudront le lire avec attention, y trouvent leurs devoirs fidèlement tracés : par malheur, ceux qu'il devoit instruire, deviennent à la longue myopes, & n'y voyent à peu près plus rien. L'Auteur, par compassion pour eux, en donne une édition nouvelle, en caracteres plus beaux & plus lisibles, & supprime les abréviations qui se trouvoient dans la première. Dira-t-on que ce Livre est l'opposé du précédent ? Il n'en est que la perfection : le premier de ces Codes est la Religion naturelle ; & le second, la Révélation.

II.

Mais par où connoîtrai-je la nécessité de ce second Code ?

La réponse est facile : par l'expérience. L'expérience est en effet le seul guide sûr que l'on puisse prendre en cette matiere : comme le vrai est toujours simple, rien ne paroît plus aisé à trouver , quand on l'a trouvé ; & pourtant des Nations entieres naissent & s'éteignent sans le découvrir. Ce n'est donc pas en raisonnant abstraitement dans son cabinet sur les forces intellectuelles de l'homme , qu'on peut parvenir à les bien connoître ; il faut voir ce qu'il a fait , pour bien juger de ce qu'il peut faire.

S'il paroît donc par l'Histoire du monde, que les peuples privés de la révélation ont cru & professé la Religion naturelle , il sera démontré que la premiere est superflue. Cette dé-

monstration perdra d'autant plus de force , que nous trouverons plus de peuples qui auront été idolâtres , ou impies : s'il n'étoit enfin aucune Nation , qui , par les lumieres de la raison seule , fût parvenue au Théisme , nous aurions la plus grande preuve possible de la nécessité d'une révélation.

Il me paroît d'abord au moins très-probable que les anciens Perses furent de vrais Théistes , & que les Grecs les calomnioient en les accusant d'adorer le feu ; mais à cette exception près , je demande qu'on me nomme un peuple ancien , ou moderne , de l'ancien monde , ou du nouveau , qui , par le seul raisonnement , se soit formé une Religion pure , ait adoré le vrai Maître du monde , & lui ait présenté des hommages dignes de lui. Sont-ce les Grecs ? sont-ce les Romains ? sont-ce les Carthaginois , les Egyptiens , les Péruviens , les Mexicains , les Chinois ? Le contraire est si avéré , qu'en répéter

ici les preuves, seroit regardé comme l'étalage d'une érudition inuile : j'en ferai donc grace au Lecteur. Mais si pendant vingt siecles , l'Europe, l'Asie & l'Afrique anciennes ont été plongées dans la superstition & l'idolâtrie ; si pendant vingt siecles de suite elles ont adoré le bois, l'airain, le fer & la pierre , servi des Dieux abominables , infanticides , adulteres , incestueux , fourbes , parricides , & fréquemment ont imité leurs crimes ; si lorsque la bouffole nous eut en quelque sorte donné la clef de deux mondes , nous en trouvâmes les habitants aussi peu éclairés sur la Religion naturelle , que l'étoient jadis ceux du Continent connu ; si le Péruvien adoroit les astres ; si le Mexicain plus barbare immoloit à son Dieu ses prisonniers de guerre ; si aujourd'hui encore le Sauvage s'abat devant ses Manitoux , comme le Nègre devant ses Fétiches ; si Brama, Wistnou, Sommonacodom partagent

les hommages des habitants de l'Inde qui ne sont ni Chrétiens, ni Mahométans ; (*) si la Chine est remplie de Marmousets & d'Idoles ; si le Japonois fléchit le genou devant le Soleil & les astres ; si le Tartare , plus ignorant encore , sert un foible mortel comme le Souverain des cieux & de la terre : en vérité , il est un peu étrange que l'on nous demande des preuves de la nécessité d'une révélation. Et quelle preuve vous faut-il , Vicaire , si le témoignage de tout l'univers n'en est pas une pour vous ?

(*) Les Auteurs de l'Histoire universelle Angloise parlent , il est vrai , d'après Thévenot , d'un Ordre de Moines fort répandus dans l'Inde , qui n'adorent qu'un Dieu , & qu'ils appellent *Vartias* ; mais j'avoue que j'ai quelque peine à regarder comme de vrais Théistes , des fainéants inutiles à tout bien , dont le célibat tend à détruire l'espèce , & dont la paresse est si excessive qu'ils ne prennent pas même la peine de mendier , & se déchargent de ce soin sur des freres lais. *The modern part of an universal History*, V. VI. L. X. c. 8. sect. VI.

III.

De quoi puis-je être coupable en servant Dieu selon les lumieres qu'il donne à mon esprit, & selon les sentimens qu'il inspire à mon cœur?

De rien, assurément ; mais le serviriez-vous de cette maniere, si vous n'aviez connu la révélation ? Pourquoi donc tant de peuples ne l'ont-ils pas fait ? pourquoi Socrate même sacrifioit-il aux faux Dieux ? Ingrat ! vous employez à battre votre nourrice, les forces mêmes que vous lui devez.

IV.

Quelle pureté de morale, quel dogme utile à l'homme, & honorable à son Auteur, puis-je tirer d'une doctrine positive, que je ne puisse tirer sans elle du bon usage de mes facultés ?

Quand même on vous accorderoit

que vous auriez pu personnellement vous passer d'une loi écrite, & que, fussiez-vous né Samoyede, ou Caffre, vous auriez tiré de votre raison une morale pure & une Religion sensée, que concluroit cet exemple pour le genre humain? Est-ce d'hommes de votre trempe qu'il est composé?

V.

Les plus grandes idées de la Divinité nous viennent par la raison seule.

Cependant l'habitant de Tyr, & celui de Carthage, avoient la raison, & ils sacrifioient leurs enfants à Moloch: les Romains avoient la raison; & lorsqu'ils croyoient leurs Dieux irrités, ils enterroient tout vifs un Grec & une Grecque, ou un Gaulois & une Gauloise, pour les apaiser: & cent autres Nations ont imité ces horreurs. Apprenez-nous, de grace, pourquoi leur raison ne leur a pas donné de la Di-

vinité les idées sublimes que vous en trace la vôtre?

VI.

Voyez le spectacle de la Nature, écoutez la voix intérieure. Dieu n'a-t-il pas tout dit à nos yeux, à notre conscience, à notre jugement? Qu'est-ce que les hommes nous diront de plus?

A la bonne heure, Dieu a tout dit aux hommes par la conscience & par l'univers, & ils n'avoient pas droit de demander plus; mais s'ils n'ont pas compris ce langage, est-il si incroyable que dans ses compassions immenses, ce bon Pere ait daigné leur en parler un autre? Vous seriez au moins fort embarrassé à nous dire à laquelle de ses perfections cette condescendance porteroit atteinte (*).

(*) St. Paul a renfermé en très-peu de mots tout ce que je viens de développer. *Où est le Sage, dit-il? Où est le Docteur profond de ce siècle? Dieu*

J'ajouterai qu'il n'est point de manière plus sûre de se tromper, que de conclure comme vous du droit au fait en parlant des hommes ; je me ferois fort au moins de prouver par cette méthode, qu'il n'y a jamais eu, & n'y aura jamais de scélérat sur la terre. L'homme, dirois-je, n'a-t-il pas la raison ? N'a-t-il pas des entrailles, de la compassion ? N'est-il pas sensible aux bienfaits, aux éloges, à la gloire ? Ne craint-il pas la honte & les remords ? Quelle apparence donc qu'il se soit jamais oublié jusqu'à poignarder l'au-

n'a-t-il pas prouvé que la sagesse de ce monde n'est que folie ? car puisque par cette sagesse le monde n'a point connu Dieu dans la sagesse de Dieu, il a plu à Dieu de sauver par la folie de la prédication ceux qui croient. 1. Cor. I. 20-21. On voit par-là que les beaux esprits & les Philosophes du temps, dont aucun n'offroit ses hommages au vrai Maître de l'Univers, n'en traitoient pas moins de démenée la Religion Chrétienne qui relevoit ses autels ; on n'eût pu leur répondre par une ironie plus fine, plus forte, que celle que l'Apôtre employe ici contr'eux.

teur de ses jours, à vendre sa patrie, à proscrire ses concitoyens ? A tous ces beaux raisonnemens, on n'opposeroit qu'une chose, malheureusement sans réplique : l'expérience.

Il ne suffit donc pas pour décréditer la révélation, de prouver qu'à toute rigueur notre raison en eût pu tenir lieu ; il faut voir si elle l'a fait. Les faits, les faits, Vicaire ! voilà l'unique base solide sur laquelle tous nos systêmes doivent reposer. On se trouve si bien de ce principe en physique ! Quand le portera-t-on dans l'étude de la Religion ?

VII.

Leurs révélations ne font que dégrader Dieu, en lui donnant les passions humaines. Loin d'éclaircir les notions du grand Etre, je vois que les dogmes particuliers les embrouillent ; que loin de les ennoblir, ils les avilissent : qu'aux mysteres inconcevables qui l'entourent, ils ajoutent des

contradictions absurdes ; qu'ils rendent l'homme orgueilleux , intolérant , cruel ; qu'au-lieu d'établir la paix sur terre , ils y portent le fer & le feu. Je demande , à quoi bon tout cela ? sans savoir me répondre. Je n'y vois que les crimes des hommes , & les miseres du genre humain.

Qui voudroit deviner l'histoire de la Religion parmi les mortels d'après ce paragraphe & les précédents , ne douteroit pas un instant qu'ils n'aient eu de l'Être suprême les idées les plus nobles & les plus sublimes , & ne lui aient rendu le culte le plus digne de sa grandeur , jusqu'aux temps malheureux où la révélation mit un terme à cet âge d'or , & rendit à la fois les hommes intolérants & absurdes ; & il n'auroit rien de plus pressé que de les rendre incrédules , pour en faire de bons Théistes.

Quelle ne feroit donc pas la sur-

prise, quand comparant les faits avec ces présomptions, il verroit :

Que le seul peuple de l'antiquité qui ait connu & servi le grand Etre, avoit une révélation ; & que pour ceux qui n'en avoient point, tout étoit Dieu, excepté Dieu même :

Que cette honteuse idolâtrie ne disparut d'une grande partie du globe, que quand douze hommes sans crédit & sans lettres, mais éclairés d'une révélation, dissipèrent la nuit qui couvroit la terre :

Qu'aujourd'hui encore les Nations où ce flambeau n'a pas pénétré, sont toutes ensevelies dans les ténèbres du Polythéisme, & offrent à la créature l'encens qui n'appartient qu'au Créateur :

Que les prétendus Sages qui parmi nous rejettent la révélation, nous donnent pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination, qu'ils renversent & foulent aux pieds tout ce que les hom-

mes respectent , qu'ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère , aux puissants & aux riches le seul frein de leurs passions , qu'ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime , l'espoir de la vertu , & se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain : (EMI-LE III. 197.)

Que la plupart de leurs disciples ont à peine perdu l'ancre de l'Évangile , qu'ils se trouvent égarés sur la mer du doute ; qu'emporés à tout vent de doctrine , ils vont en tâtonnant d'un système à l'autre , d'une erreur à l'autre ; jusqu'à ce que , lassés de ne rien trouver qui les satisfasse , ils se reposent enfin dans l'Athéisme ou l'indifférence , & n'ont plus de symbole que la triste devise de l'ancien troupeau d'Epicure : mangeons & buvons ; car demain nous mourrons ?

On doute un peu qu'après cet examen , un homme sensé se tînt aussi sûr de l'inutilité d'une révélation.

VIII.

Mais les révélations ne font que dégrader Dieu en lui donnant les passions humaines.

Si Dieu a daigné parler aux mortels, il a été forcé d'employer un langage humain, sans quoi il n'auroit pas été entendu : mais les langues humaines sont toutes imparfaites ; il faut donc bien s'attendre à trouver dans ces manifestations de sa volonté, des expressions inexactes, dont on auroit tort de rien inférer contre l'origine céleste du Livre, si le correctif étoit à côté : tel est, selon, nous le cas de la Bible ; & vous n'avez point prouvé le contraire.

Que dis-je ! loin de le prouver, vous rendez hommage à l'excellence des Livres sacrés ; la majesté des écritures vous étonne, la sainteté de l'Evangile

parle à votre cœur ; vous exhortez le jeune homme que vous instruisez à reprendre la Religion de ses peres , comme très-simple & très-sainte , comme celle de toutes les Religions du monde dont la morale est la plus pure , & dont la raison se contente le mieux : (EMILE III. 179 & 195. Cependant cette Religion a la révélation pour base , & la révélation ne fait , selon vous , que dégrader Dieu ; comment conciliez-vous tout cela ?

Si votre imputation est juste , si la révélation ne fait que dégrader Dieu , expliquez-nous comment tant de Chrétiens ont de lui les idées les plus nobles & les plus sublimes , telles enfin que vous-même n'en avez pas de plus relevées , & qu'ils prétendent cependant puiser dans ce Livre que vous flétrissez. Expliquez - nous comment ils n'y voyent pas ce qui y est , & comment ils y voyent ce qui n'y est pas ?

IX.

Vous dites que les dogmes particuliers qu'elle enseigne, rendent l'homme orgueilleux, intolérant, cruel; qu'au-lieu d'établir la paix sur la terre, ils y portent le fer & le feu.

On croiroit là-dessus, que l'intolérance n'a été connue que dans les pays où la révélation souffloit le fanatisme; cependant l'Egypte n'en avoit aucune, & ses diverses villes se battoient fréquemment pour l'honneur de leurs Dieux. Athenes n'en avoit aucune, & une loi expresse y condamnoit à mort quiconque introduiroit des Dieux étrangers. Diagon s'étant dérobé par la fuite au supplice qu'on lui préparoit, pour y avoir prêché l'Athéisme, les Athéniens promirent un talent à quiconque le livreroit mort ou vif. Aspasia, accusée d'impiété, ne dut la vie qu'aux prières & aux larmes de Périclès;

Anaxagore & Stilpon faillirent de même y périr pour avoir osé dire , l'un , que le soleil étoit une masse de fer ardente , l'autre , que la statue de Minerve faite par Phidias n'étoit pas un Dieu. Le premier prit la fuite , & le second conjura l'orage en disant que la statue n'étoit pas un Dieu , mais une Déesse. Socrate , moins heureux , paya de son sang sa prétendue hétérodoxie. Antiochus Epiphane n'admettoit point de révélation , & n'en employa pas moins les tourments les plus inouis pour forcer les Hébreux à renoncer à leur Religion. Vingt Empereurs Romains n'en connoissoient pas plus que lui , & n'en désolèrent pas moins les Chrétiens pour les ramener à l'idolâtrie. Il est donc très-possible de persécuter sans révélation.

Je voudrois bien en effet qu'on me dît si , supposé qu'il n'y en eût jamais eu , l'homme n'auroit jamais abondé dans son sens ; si son orgueil ne se se-

roit jamais soulevé contre ceux qui tenoient des sentiments contraires aux siens , & par-là même l'accusoient d'errer ; s'il n'eût jamais tâché de les déromper ; s'il se seroit toujours bien modéré dans la dispute ; ou si , échauffé par la résistance qu'il auroit trouvée , & peut-être piqué d'avoir moins raison qu'il n'avoit pensé , il n'auroit jamais entrepris de convertir par force les contredifants , & de venger son amour-propre , sous prétexte de venger son Dieu. On pourra l'affirmer , peut-être ; mais le prouver , j'en défie.

On a donc tort de charger la Révélation de violences & de cruautés , que la nature même de l'homme n'explique que trop bien sans elle.

Et ce tort est d'autant plus grand , que le Législateur Hébreu n'a jamais dit un mot à ses compatriotes , qui dût les engager à forcer leurs voisins d'embrasser leur culte ; aussi ne lit-on point qu'ils l'aient jamais fait.

Et taxer l'Evangile d'avoir préparé les Croisades, l'Inquisition & les Dragonades, lui qui ne prêche que paix & douceur, lui qui proscriit le zele amer & l'esprit de contention, qui préfere la charité à toutes les vertus & à tous les dons, qui en fait la livrée des disciples de J. C., qui veut qu'ils aiment leurs ennemis mêmes, qu'ils bénissent qui les maudit, qu'ils prient pour celui qui les maltraite & les persécute : n'est-ce pas accuser la plus vive lumière d'être la mere des ténèbres, & traiter de poison l'antidote même ? Voyez *Rom. XII. 10-16. Jaq. III. 14. I. Cor. XIII. Jean, XIII. 35. Matt. V. 44.*

Mais si le Christianisme est doux & humain, comment tant de Chrétiens ont-ils été barbares & persécuteurs ? Cette question qu'on ramene sans cesse comme une objection désolante, qui fera le désespoir éternel des défenseurs de la Religion, me paroît cependant

la foiblesse même. Est-il en effet si étrange que les hommes se trompent sur le sens des loix les plus claires ? est-il inoui qu'ils ne voyent dans les Livres, dans les Codes, & dans les Traités, que ce qu'ils veulent y voir, ce qui favorise leurs passions & leurs prétentions, & rien de tout ce qui les combat ? N'est-ce pas, au contraire, ce dont les Auteurs, les plaideurs, les Princes s'accusent sans cesse réciproquement ? N'est-ce pas ce qui a produit tant de disputes ameres entre les premiers, tant de procès ruineux entre les seconds, tant de guerres sanglantes entre les derniers ? Pourquoi donc s'étonner que la loi Chrétienne ait subi le sort de toutes les loix, c'est-à-dire qu'on l'ait tordue & violentée, pour lui faire signifier le contraire de ce qu'elle enseigne ?

La surprise est d'autant plus déplacée, que le Christianisme s'est trouvé dans des circonstances extrêmement

malheureuses. A peine se reposoit-il à l'ombre du trône , de près de trois siècles de persécution , que des nuées de Barbares couvrirent l'Europe , & y ramenerent avec eux l'ignorance , la crédulité , la superstition. Les Pontifes de Rome sentant combien cet état des choses étoit favorable à leur ambition , travaillèrent plutôt à épaisir les ténèbres qu'à les dissiper , & y réussirent enfin à tel point , qu'ils osèrent défendre aux peuples d'écouter leur raison contre eux , & d'avoir l'Ecriture en langue vulgaire , & que les peuples imbécilles les crurent. On sent combien il fut dès-lors facile d'inspirer toutes les fureurs à des dévots fanatiques , à qui l'on avoit crevé les deux yeux , & à qui l'on peignoit ces crimes comme le moyen sûr d'expié tout autre forfait ; telle fut aussi la fatale époque qui vit éclore les Croisades & l'Inquisition.

Je supplie enfin le Lecteur de vou-

loir bien peser cette réflexion : si l'Evangile est intolérant, s'il commande les meurtres, les violences, les persécutions, n'est-il pas évident que plus on le lit, plus on doit devenir fanatique & cruel ; comme plus on s'abreuve d'une liqueur empoisonnée, plus on en ressent le funeste effet ? Par quel prodige arrive-t-il donc que dans les pays où sa lecture est non-seulement permise, mais commandée comme un devoir étroit, on est plus tolérant sans comparaison que dans ceux où cette lecture est très-gênée, ou même interdite, & par le fait rendue impossible au grand nombre des habitants ? Dans le système de nos adversaires, c'est à Amsterdam, c'est à Londres que les auto-da-fés devroient être communs ; Lisbonne & Madrid, au contraire, en devroient à peine connoître le nom : pourquoi les faits sont-ils exactement l'opposé de ces prétentions ? Avant que d'imputer à la révélation des cruautés qu'elle ab-

horre , on devroit bien , me semble , nous donner la clef de ce phénomène.

X.

On me dit qu'il falloit une révélation , pour apprendre aux hommes la maniere dont Dieu vouloit être servi : on assigne en preuve , la diversité des cultes bizarres qu'ils ont institués ; & l'on ne voit pas que cette diversité même vient de la fantaisie des révélations. Dès que les Peuples se sont avisés de faire parler Dieu , chacun l'a fait parler à sa mode , & lui a fait dire ce qu'il a voulu. Si l'on n'eût écouté que ce que Dieu dit au cœur de l'homme , il n'y auroit jamais eu qu'une Religion sur la terre.

Il falloit un culte uniforme : je le veux bien ; mais ce point étoit-il donc si important , qu'il fallût tout l'appareil de la Puissance divine pour l'établir ? Ne confondons point le cérémonial de la Religion avec la Religion. Le culte que Dieu

demande , est celui du cœur ; & celui-là , quand il est sincere , est toujours uniforme : c'est avoir une vanité bien folle , de s'imaginer que Dieu prenne un si grand intérêt à la forme de l'habit du Prêtre , à l'ordre des mots qu'il prononce , aux gestes qu'il fait à l'Autel , & à toutes ces génuflexions. Eh , mon ami , reste de toute ta hauteur , tu seras toujours assez près de terre. Dieu veut être adoré en esprit & en vérité : ce devoir est de toutes les Religions , de tous les pays , de tous les hommes. Quant au culte extérieur , s'il doit être uniforme pour le bon ordre , c'est purement une affaire de Police ; il ne faut point de révélation pour cela.

L'Auteur accuse les Théologiens d'affoiblir les raisons de leurs adversaires , (EMILE III. 159.) & je ne voudrois point me rendre garant qu'ils n'ont jamais mérité ce reproche : mais ne pourroit-on pas accuser le Vicaire

de faire ici pis encore ; de garder un profond silence sur les raisons poignantes de ceux qu'il combat, & de leur en prêter d'autres ridicules, auxquelles ils n'ont jamais pensé ? A l'en croire, la révélation n'étoit, selon nous, nécessaire que pour apprendre aux hommes l'extérieur du culte, combien de révérences ils devoient faire à l'autel, combien d'aunes d'ampleur devoit avoir la robe du Prêtre, combien de grains d'encens il devoit offrir à la fois ; & pourtant la vérité est, qu'aucun de nous n'a dit pareille ineptie. Sur quoi donc fondons-nous le besoin qu'avoient les mortels d'une lumière extraordinaire ? Quelque ennui qu'il y ait à répéter les mêmes choses, répétons-les pourtant, puisqu'on nous y force.

Les hommes avoient besoin d'une révélation, non parce qu'ils rendoient à Dieu un culte bizarre, mais parce qu'ils ne lui en rendoient aucun ; parce qu'idolâtres ou impies, ils se plan-

geoient sans honte dans les plus brutales débauches , & ne favoient pas plus ce qu'ils se devoient à eux-mêmes , que ce qu'ils devoient aux autres , & au vrai Dieu ; parce que , loin de guérir ces maux , les Philosophes en étoient complices , qu'ils rioient en secret avec leurs adeptes de la folle Religion du peuple , & s'y conformoient en public ; que la morale changée par eux en ergoterie , ne faisoit plus qu'exercer la vaine subtilité des écoles ; que les Stoïciens qui , seuls , parloient encore de la pratiquer , la boursouffloient si fort , qu'elle en devenoit ridicule , qu'ils l'énervoyent même en plusieurs manieres , soit en canonisant l'insensibilité , (*) soit en négligeant de l'as-

(*) *Quand votre ami est affligé , disoit Epictète , vous pouvez bien feindre d'en avoir pitié , si cela le soulage ; mais prenez bien garde de ne pas permettre à une compassion sincere de pénétrer dans votre ame , ou de troubler cette tranquillité qui est*

seoir sur sa vraie base , c'est-à-dire sur le grand dogme de l'immortalité de l'ame ; (*) en sorte qu'aveuglés eux-mê-

la perfection de la sagesse. Cette belle doctrine étoit, au reste, un juste corollaire de leur sentiment, que la fièvre, la goutte, la misère, tout ce que le vulgaire appelle des maux, ne sont des maux que dans l'opinion, & que le sage est toujours heureux. Pourquoi, en effet, s'affecteroit-on de malheurs qui n'existent point ? Ou pourquoi feroit-on des sacrifices pour les adoucir ? Au-lieu d'ouvrir sa bourse à un ami ruiné, ou d'envoyer un Chirurgien à quelqu'un dont la jambe se seroit cassée, un vrai Stoïcien devoit donc se borner à l'exhorter à être un sage. Je crois bien que le plus grand nombre ne portoient pas la dureté à ce point ; l'homme vaut souvent mieux que ses principes ; froid dans le cabinet, il y établit fréquemment des thèses, qu'il oublie dans la pratique, pour entendre le cri de l'humanité ; en est-il moins vrai que la morale stoïcienne étoit bien tronquée ?

(*) On a souvent agité la question, si l'homme est capable d'une vertu désintéressée, & selon l'usage on s'est divisé. Des ames nobles & généreuses trouvant infiniment de charmes à faire le bien, ont soutenu que la vertu n'a besoin que d'elle-même pour se faire aimer, & qu'il y a quelque chose de mercenaire & de bas à la cultiver dans l'espoir d'une ré-

mes, & menés par des guides plus aveugles encore, les mortels sembloient

compense. Un plus grand nombre a dit que l'homme est trop pauvre & trop avide de félicité, pour chercher autre chose que son intérêt, & que la vertu auroit peu d'amants, si elle n'avoit pour dot quelques charmes. On eût bientôt, je crois, résolu le problème, si on l'avoit proposé d'une manière moins vague, si l'on avoit dit, par exemple : l'homme peut-il pratiquer toutes les vertus sans l'attente d'une récompense ? On eût alors reconnu sans peine, qu'il en est de si douces & de si aimables, qu'elles n'ont pas besoin d'autre attrait pour captiver des âmes bien nées. La bienfaisance, par exemple, donne des plaisirs si vifs & si purs, qu'un riche qui n'y seroit pas sensible, & n'aideroit personne qu'en vue de la rémunération, seroit presque aussi digne du nom d'usurier que de celui d'homme bienfaisant.

Mais il faut aussi convenir qu'il y a des vertus pénibles, auxquelles l'homme ne s'élèveroit guère, s'il n'attendoit une rétribution : partager, par exemple, son nécessaire avec l'indigent, rendre à son ennemi le bien pour le mal, affronter la hache ou la roue plutôt que de trahir sa patrie, ou la vérité, coûte beaucoup, sans doute, aux foibles mortels ; & la plupart de ceux qui l'ont fait, s'y seroient probablement refusés, s'ils n'avoient pas compté sur un magnifique dédommagement. Toute morale donc qui n'a pas ce ressort, est très-imparfaite ; or, telle étoit la Stoïcienne.

condamnés à des ténèbres éternelles ;
 & perdus sans retour pour la vérité ,
 pour le bonheur , & pour la vertu , si
 la bonté divine n'étoit venue à leur
 secours : Voilà, Vicaire , sur quoi nous
 fondons l'urgent besoin de son inter-
 vention , & voilà à quoi vous deviez
 répondre ; si ce tableau n'est pas fidele ,
 prouvez en quoi nous l'avons chargé.

Quand quelque défenseur de la ré-
 vèlation se seroit oublié au point de
 lui donner pour but les enfantillages
 dont vous parlez si gratuitement , eût-
 il été digne de vous de l'en croire sur
 sa parole , plutôt que l'Evangile même ?
 Or , où est-ce que ce saint Livre nous
 occupe de cérémonies , de genuflexions ,
 de surplis , d'étoles ? Où nous dit-il
 que Jesus a paru pour régler la forme
 du culte ? Sont-ce-là les idées qu'en
 donne le sermon qu'il fit sur la mon-
 tagne , ou celui de St. Paul dans l'A-
 réopage ? S'il en faut croire cet Apô-
 tre écrivant à Tite , il est venu pour

nous apprendre à renoncer aux passions mondaines , & à vivre selon la justice , la tempérance & la piété ; & il seroit aisé de trouver dans les autres des centaines de textes à l'unisson de celui-ci , si les propres discours de N. S. n'en prouvoient encore mieux l'exacte vérité. Comment donc le Vicaire a-t-il supposé , que l'Evangile nous a été donné , non pour nous enseigner ce dont il nous parle sans cesse , c'est-à-dire tous nos devoirs , mais pour nous instruire de choses dont il ne dit pas le plus petit mot ?

Si l'on étoit moins fait aux paradoxes des Savants , celui-là , sans doute , auroit droit de nous étonner.

On tâchera peut-être de l'étayer du Pentateuque , où les loix cérémonielles tiennent en effet beaucoup de place , parce qu'il en falloit à un peuple grossier , sensuel , qui se seroit bientôt dégoûté d'une Religion trop nue & trop simple , & qui , s'il n'avoit trouvé dans

la sienne des rites & des fêtes, en auroit emprunté des Religions de ses voisins, dont il auroit bientôt adopté le fond même après la forme. Mais à côté des loix sur l'extérieur du culte, combien Moïse n'en donne-t-il pas sur le culte intérieur, & sur la morale? Et combien les Prophetes n'élèvent-ils pas les dernières au-dessus des autres? Voyez, pour vous en assurer, *PS. L. & LI. Prov. XV. 8. Jer. VI. 20. Amos, V. 22. Michée, VI. 6-8.* Que j'aime sur-tout entendre Isaïe dire aux Hébreux au nom du grand Etre : *Qu'ai-je affaire de la multitude de vos sacrifices? Je suis rassasié d'holocaustes, & de bêtes grasses; je ne prends point plaisir au sang des taureaux, ni des agneaux, ni des boucs. Lavez-vous, nettoyez-vous; ôtez de devant mes yeux la malice de vos actions : cessez de mal faire, apprenez à bien faire; recherchez la droiture; redressez celui qui est foulé; rendez justice à l'orphelin, & défendez la*

la cause de la veuve ; puis venez , & débattions nos droits ; quand vos péchés seroient comme le cramoisi , je les rendrai blancs comme la neige. Is. I. 11.

16. 17. 18. Quelques personnes pourront trouver ici de la chaleur & de l'éloquence , & que c'est vraiment là faire parler Dieu avec la dignité d'un Dieu ; mais le moins que l'on en doive conclure , n'est-ce pas que l'ancien Testament lui-même dément l'affertion du Vicaire , que le grand but de la révélation a été d'établir un culte uniforme ?

XI.

Je ne commençai pas par toutes ces réflexions.

Elles sont en effet trop peu naturelles , pour devoir s'offrir d'abord à l'esprit ; il est plutôt étrange qu'elles aient pu germer dans le vôtre ; elles déparent le grand sens que vous montrez fréquemment ailleurs.

XII.

Entraîné par les préjugés de l'éducation, & par ce dangereux amour-propre qui veut toujours porter l'homme au-dessus de sa sphere, ne pouvant élever mes foibles conceptions jusqu'au grand Etre, je m'efforçois de le rabaisser jusqu'à moi. Je rapprochois les rapports infiniment éloignés qu'il a mis entre sa nature & la mienne. Je voulois des communications plus immédiates, des instructions plus particulieres; & non content de faire Dieu semblable à l'homme, pour être privilégié moi-même parmi mes semblables, je voulois des lumieres surnaturelles; je voulois un culte exclusif; je voulois que Dieu m'eût dit ce qu'il n'avoit pas dit à d'autres, ou ce que d'autres n'auroient pas entendu comme moi.

Affurément tous ces vouloirs n'étoient rien moins que raisonnables. De

ce que l'homme avoit laissé éteindre le flambeau que Dieu lui avoit donné, il s'ensuit bien qu'un autre lui étoit nécessaire, mais nullement qu'il pût l'exiger. Vous aviez plus tort encore, de vouloir que Dieu fît pour vous plus que pour vos freres : il a eu sans doute de sages raisons pour mettre à cet égard de la différence entre les Nations, comme il en a mis entre les talents qu'il accorde aux particuliers ; mais souhaiter des graces exclusives, c'est démontrer qu'on en est bien peu digne, & que l'on manque à un haut degré de la premiere des vertus, de l'amour de l'humanité.

XIII.

Regardant le point où j'étois parvenu, comme le point commun d'où partoient tous les croyants pour arriver à un culte plus éclairé, je ne trouvois dans la Religion naturelle que les éléments de toute Religion.

Plût à Dieu que toutes les Religions conservassent les éléments de la Religion naturelle !

XIV.

Je considérois cette diversité de sectes qui regnent sur la terre , & qui s'accusent mutuellement de mensonges & d'erreurs ; je demandois , quelle est la bonne ?

Au-lieu de le demander à autrui , n'eût-il pas mieux valu l'examiner vous-même ?

XV.

Chacun me répondoit , c'est la mienne ; chacun disoit , moi seul & mes Partisans pensons juste , tous les autres sont dans l'erreur.

La réponse est très-naturelle , & vous deviez vous y attendre. Voudriez-vous que chacun vous eût dit : Je suis d'une Religion qui n'est pas la bonne ? Par cela seul qu'on est d'une Secte ,

on professe croire qu'elle est la meilleure.

XVI.

Et comment savez-vous que votre Secte est la bonne? Parce que Dieu l'a dit.

Peut-on en avoir de garant plus sûr?

XVII.

Et qui vous dit que Dieu l'a dit? Mon Pasteur, qui le sait bien. Mon Pasteur me dit d'ainsi croire, & ainsi je crois; il m'assure que tous ceux qui disent autrement que lui, mentent, & je ne les écoute pas.

Il est aisé de turlupiner qui l'on veut, en le faisant répondre d'une manière imbécille & niaise. Les Catholiques sont les seuls Chrétiens que je sache, à qui l'on puisse prêter ce langage; mais, grace à Dieu, l'Eglise Romaine n'est pas l'Eglise universelle.

Quand elle le feroit, il s'ensuivroit

que les Chrétiens ont oublié les premières leçons des fondateurs de leur Religion, & non que ces leçons ne leur ont pas été données. Loin de prêcher la foi aveugle, les Ecrivains sacrés nous exhortent par-tout à faire usage de notre raison, à élever sur cette base l'édifice de notre foi. *Examinez toutes choses, & retenez ce qui est bon. Je vous parle comme à des personnes intelligentes, jugez vous-mêmes de ce que je dis.* C'est ainsi que St. Paul prêchoit l'Evangile aux Chrétiens de Corinthe & de Theffalonique. *I. Theff. V. 2. I. Cor. X. 15.* Mes bien-aimés, disoit St. Jean, *n'ajoutez pas foi à toutes sortes d'esprits, examinez les esprits pour savoir s'ils viennent de Dieu, car il est venu dans le monde plusieurs faux Prophetes; I. Jean IV. 1.* St. Pierre exhorte les fideles à être toujours prêts à rendre raison de leur espérance; *I. Pier. III. 15.* Mais comment le faire sans connoître ces raisons? Il est donc clair

que la foi implicite n'est point un fruit du Christianisme.

XVIII.

Tous , dit un bon & sage Prêtre , disent qu'ils la tiennent & la croient (& tous usent de ce jargon ,) que non des hommes , ne d'aucune créature , ains de Dieu.

Mais , à dire vrai , sans rien flatter ni déguiser , il n'en est rien ; elles sont , quoi qu'on die , tenues par mains & moyens humains : tesmoin premièrement la maniere que les Religions ont été reçues au monde , & sont encore tous les jours par les particuliers. La Nation , le Pays , le lieu , donne la Religion ; l'on est de celle que le lieu auquel on est né & élevé tient : nous sommes circoncis , baptisés , Juifs , Mahométans , Chrétiens , avant que nous sachions que nous sommes hommes ; la Religion n'est pas de notre choix & élection : tesmoin après la vie & les mœurs si mal accordantes

avec la Religion ; tesmoin que par occasions humaines & bien légères , l'on va contre la teneur de sa Religion.

Ce passage de Charron , dont le Vicaire s'appuye , contient un peu de vrai adroitement mêlé à beaucoup de faux.

Le peu de vrai qu'il renferme , c'est qu'on est fréquemment de la Religion de ses Peres sans connoître trop bien pourquoi , & la remarque n'est sûrement pas neuve ; il est même un peu étrange que le Vicaire l'ait adoptée , lui qui fait un devoir étroit de rester fidele à la Religion dans laquelle on a été élevé. *Dans l'incertitude où nous sommes , dit-il , c'est une inexcusable présomption de professer une autre Religion que celle où l'on est né , & une fausseté de ne pas pratiquer sincèrement celle qu'on professe. Si l'on s'égare , on s'ôte une grande excuse au tribunal du souverain Juge. Ne pardonnera-t-il pas plutôt l'erreur où l'on fut*

nourri, que celle qu'on osa choisir soi-même? (EMILE III. 195.)

Je ne suis point de cet avis, & n'aime point qu'on fasse des hommes une espece si moutonniere, vrai moyen de perpétuer toutes les erreurs, & tous les abus : je dirois, au contraire, qu'en donnant la raison à chaque mortel, Dieu lui a imposé l'obligation étroite d'examiner de près la Religion qu'il doit suivre, & qu'il préférera l'errant qui aura cherché sincèrement la vérité, à l'Orthodoxe qui l'aura professée sans la mettre jamais en question. Les efforts de l'un pour aller à elle, prouvent au moins qu'il en sentoit le prix; je vois dans la docilité du second plus de paresse ou d'indifférence, que de modestie & de vraie foi. Il est au moins certain que si tous les hommes avoient pensé là-dessus comme le Vicaire, le Paganisme régneroit encore sur la terre.

Charron étoit donc fondé à se plaindre que la plupart des hommes croyent

sur parole; & c'est, sans doute, la raison pourquoi la conduite de tant de Chrétiens répond si mal à leur symbole, & que ce symbole même, ils l'abandonnent fréquemment, à la rencontre du premier impie qui peut leur décocher quelques plaisanteries, ou quelques sophismes : une foi raisonnée est la seule qui se soutienne, & qui opere sur les mœurs.

Mais en faisant droit sur ce point au Théologal de Condom, il faut avouer que le reste du paragraphe est bien misérable. Il prétend que les Religions sont tenues par mains & moyens humains, & il se fonde sur la maniere dont elles ont été reçues au monde, & le sont encore, & puis sur les vices de ses sectateurs. Il est vrai que Moïse, Jesus & ses Apôtres étoient hommes; mais n'étoient-ils qu'hommes? Et peut-on traiter de moyens humains les miracles qu'ils opérèrent pour constater leur mission divine?

Si ces prodiges ont cessé, parce que, continués sans interruption, ils n'auroient plus paru des prodiges, & feroient restés sans effet, l'excellence de la doctrine & de la morale Chrétienne n'y peut-elle pas suppléer ? Si, frappé de la grandeur des vérités qu'annonce l'Evangile, & de la sainteté des devoirs qu'il prêche, je ne puis faire honneur d'un si bel ouvrage à l'imposture & à la fraude ; si j'y vois au contraire le doigt de Dieu clairement empreint ; si j'y retrouve le langage que me tient ce bon Pere & par la nature & par la conscience, seulement plus distinct & mieux articulé, de quel droit ose-t-on me dire que ma foi n'a qu'une base humaine ?

Croit-on ensuite que si les Chrétiens, les Mahométans & les Juifs suivent communément le culte de leurs Peres, ce soit parce que ce culte ne leur vient du Très-Haut que par une main tierce, & qu'il en seroit autre-

ment, s'il le leur avoit donné en personne ? Croit-on que chez un peuple qui ne professeroit que la Religion naturelle, l'autorité des Peres & des Maîtres ne seroit pas la grande preuve de sa vérité aux yeux des enfants ; mais qu'à l'exemple de Clarke, ou du Vicaire, ils y parviendroient tous par de profonds raisonnements ? Je présumerois, au contraire, que tant que les mortels seront portés à imiter, & paresseux à examiner, il y en aura toujours un grand nombre qui suivront en aveugles la Religion reçue, quelle qu'elle soit ; l'expérience au moins de tous les peuples l'atteste, ce qui ne laisse pas d'être quelque chose.

J'ai quelque peine enfin à comprendre, que les vices des Croyants prouvent bien que les Religions soient tenues par mains & moyens humains ; il me semble plutôt qu'on pourroit prédire sans trop d'assurance, que de quelque manière qu'une Religion soit

donnée aux hommes , tant qu'ils auront des lumieres bornées & des passions fougueuses , ils en violeront fréquemment les loix. Mais c'en est assez sur le sage Charron ; revenons au Vicaire.

XIX.

Quoi , reprend-il , la vérité n'est-elle pas une ? Et ce qui est vrai chez moi , peut-il être faux chez vous ? Si la méthode de celui qui suit la bonne route , & celle de celui qui s'égare , est la même , quel mérite ou quel tort a l'un de plus que l'autre ? Leur choix est l'effet du hasard , le leur imputer est iniquité ; c'est récompenser ou punir , pour être né dans tel ou dans tel Pays. Oser dire que Dieu nous juge ainsi , c'est outrager sa justice.

Aussi l'Ecriture ne le dit-elle point. Ce qu'elle enseigne constamment , c'est que Dieu jugera les hommes suivant les lumieres qu'ils auront reçues , qu'il

demandera peu de qui n'aura reçu que peu , & qu'il exigera beaucoup de qui aura beaucoup reçu ; que ceux qui auront péché sans avoir eu la loi , (révélée) périront sans être jugés par la loi , & que ceux qui auront péché ayant la loi , seront condamnés par la loi. *Luc. XII. 48. Rom. II. 12.* Voyez aussi *Matth. XI. 21-22.* Quelles regles plus dignes de lui pourroit suivre le Saint des Saints ?

XX.

Ou toutes les Religions sont bonnes & agréables à Dieu ; ou s'il en est une qu'il prescrive aux hommes , & qu'il les punisse de méconnoître , il lui a donné des signes certains & manifestes pour être distinguée & connue pour la seule véritable. Ces signes sont de tous les temps & de tous les lieux , également sensibles à tous les hommes , grands & petits , savants & ignorants , Européens , Indiens , Africains , Sauvages. S'il étoit

une Religion sur la terre hors de laquelle il n'y eût que peine éternelle, & qu'en quelque lieu du monde un seul mortel de bonne foi n'eût pas été frappé de son évidence, le Dieu de cette Religion seroit le plus inique & le plus cruel des Tyrans.

Toutes les Religions ne peuvent être bonnes & agréables à Dieu, parce qu'il en est plusieurs qui se contredisent sur les points les plus importants; & que quand l'une a raison, il faut bien que celles qui la démentent, ayent tort. Il ne sauroit non plus être indifférent à l'Etre suprême qu'on le peigne comme un Barbare, ou comme un Père infiniment tendre, qu'on brigue sa faveur par la miséricorde & la bienfaisance, ou par des débauches infâmes, & des sacrifices humains. Tout le reste de l'article est juste.

XXI.

Cherchons-nous donc sincèrement la vérité? Ne donnons rien au droit de la naissance & à l'autorité des Peres & des Pasteurs, mais rappelions à l'examen de la conscience & de la raison tout ce qu'ils nous ont appris dès notre enfance. Ils ont beau me crier : sou mets ta raison : autant m'en peut dire celui qui me trompe ; il me faut des raisons pour soumettre ma raison.

A merveille. Je voudrois seulement que l'Auteur n'eût pas peint tous les Pasteurs & tous les Peres comme exigeant de ceux qu'ils instruisent le sacrifice de leur raison. Les Protestants ne le font point ; & , sans doute, il en est bien d'autres.

XXII.

Toute la Théologie que je puis acquérir de moi-même par l'inspection de l'Univers,

L'Univers, & par le bon usage de mes facultés, se borne à ce que je vous ai ci-devant expliqué. Pour en savoir davantage, il faut recourir à des moyens extraordinaires. Ces moyens ne sauroient être l'autorité des hommes : car nul homme n'étant d'une autre espèce que moi, tout ce qu'un homme connoît naturellement, je puis aussi le connoître, & un autre homme peut se tromper aussi-bien que moi ; quand je crois ce qu'il dit, ce n'est pas parce qu'il le dit, mais parce qu'il le prouve. Le témoignage des hommes n'est donc au fond que celui de ma raison même, & n'ajoute rien aux moyens naturels que Dieu m'a donnés de connoître la vérité.

Je n'ai rien à repliquer à cela.

XXIII.

Apôtre de la vérité, qu'avez-vous donc à me dire dont je ne reste pas le Juge ?

Rien, répondrois-je avec des mil-

liers d'autres ; mais cette réponse raisonnable n'est pas celle que le Vicaire a supposé que l'on lui feroit , & voici comment il poursuit le dialogue entamé.

XXIV.

Dieu lui-même a parlé ; écoutez sa révélation. C'est autre chose. Dieu a parlé ! Voilà , certes , un grand mot. Et à qui a-t-il parlé ? Il a parlé aux hommes. Pourquoi donc n'en ai-je rien entendu ? Il a chargé d'autres hommes de vous rendre sa parole. J'entends : ce sont des hommes qui vont me dire ce que Dieu a dit. J'aimerois mieux avoir entendu Dieu lui-même ; il ne lui en auroit pas coûté davantage , & j'aurois été à l'abri de la séduction.

C'est-à-dire que vous aimeriez que Dieu eût tout fait , & ne vous eût rien laissé à faire. Nauriez-vous pas autant de droit de demander , pourquoi il a donné à d'autres plus de talents

ou de biens qu'à vous ; ou pourquoi il nous place sur cette terre impure , où nous luttons si long-temps , si péniblement , & contre nous-mêmes , & contre les autres , avant que d'être couronnés , au-lieu de nous donner le Ciel en nous donnant l'être ? Il ne lui en auroit pas coûté davantage , & nous aurions été à l'abri de la damnation.

Vous répondrez , sans doute , que tous ces pourquoi sont très-téméraires ; qu'il n'appartient pas à des êtres aussi bornés que nous le sommes , de demander au Tout-puissant compte de ses voies ; que nous devons recevoir avec gratitude ce qu'il nous accorde , & le bénir même de ce qu'il nous refuse , persuadés qu'il ne nous le refuse que pour notre bien ; qu'en particulier , si notre bonheur avoit commencé avec notre vie , & n'étoit qu'un pur don de sa munificence , il seroit moins grand sans comparaison que celui pour lequel nous aurons travaillé , & que nous ne possé-

derons qu'après avoir connu la souffrance ; que rien au fond n'est plus naturel que de semer pour recueillir ; qu'il doit bien nous suffire que la moisson promise soit éternelle & immense , pour être convaincus de l'amour extrême que Dieu a pour nous ; & que s'il est des ingrats qui lui préfèrent quelques morceaux d'or , quelques rubans , quelques titres , quelques sales plaisirs sur la terre , ils ne devront s'en prendre qu'à eux-mêmes du mal qui pourra leur en arriver.

Eh bien , M. , ce que vous répondriez & avec raison à mes deux pourquoi , c'est cela même que je réponds au vôtre. Si en parlant plutôt à d'autres qu'à vous , Dieu vous appelle à prendre plus de soins pour vous garantir de la séduction , il compensera tout en vous en tenant compte ; & peut-on trop payer un bonheur sans fin ?

XXV.

Il vous en garantit, en manifestant la mission de ses Envoyés. Comment cela? Par des prodiges. Et où sont ces prodiges? Dans des livres. Et qui a fait ces livres? Des hommes. Et qui a vu ces prodiges? Des hommes qui les attestent. Quoi! toujours des témoignages humains? toujours des hommes qui me rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté? que d'hommes entre Dieu & moi!

Est-il donc si étrange que l'Etre suprême employe des hommes pour instruire le genre humain? Cette voie n'est-elle pas même plus naturelle & plus simple que celle de se révéler à chaque particulier? Relisez notre dernière remarque.

XXVI.

Voyons toutefois, examinons, comparons, vérifions. O si Dieu eût daigné

me dispenser de tout ce travail, l'en aurois-je servi de moins bon cœur ?

La question n'est point de savoir si vous l'auriez servi de bon cœur, mais si vous l'auriez servi du tout, si vous auriez été plus sage que tant de peuples & de Philosophes, qui n'ayant point de révélation, l'ont méconnu misérablement, & le méconnoissent encore. Quand même on vous accorderoit que vous auriez fait exception, que vous auriez été plus intrépide que Socrate, & plus éclairé que Platon, ayez la bonté d'observer que les Socrates & les Platons même sont rares, & que c'est pour le gros des hommes, & non pour quelques génies supérieurs, que la révélation a été donnée. En vain donc vous vous débattiez contre la vérité qui vous presse ; nous vous accablerons toujours du poids de l'ancien & du nouveau Monde ; nous vous dirons toujours : voyez ce qu'a été,

& ce qu'est encore la Religion des parties du globe, où l'Evangile n'a pas pénétré; souvenez-vous que les artisans ont parmi nous des idées plus nobles & plus justes de l'Etre suprême, que n'en avoient jadis les Cicéron & les Epictète; & convenez qu'en dépit des spéculations du cabinet, la route préférable est celle qui mene le plus de personnes au but.

XXVII.

Considérez, mon ami, dans quelle horrible discussion me voilà engagé: de quelle immense érudition j'ai besoin pour remonter dans les plus hautes antiquités: pour examiner, peser, confronter les prophéties, les révélations, les faits, tous les monuments de foi proposés dans tous les Pays du monde; pour assigner les temps, les lieux, les Auteurs, les occasions! Quelle justesse de critique m'est nécessaire pour distinguer les pieces authentiques des pieces supposées: pour com-

parer les objections aux réponses, les traductions aux originaux, pour juger de l'impartialité des témoins, de leur bon sens, de leurs lumières : pour savoir si l'on n'a rien supprimé, rien ajouté, rien transposé, changé, falsifié; pour lever les contradictions qui restent; pour juger quel poids doit avoir le silence des adversaires dans les faits allégués contre eux; si ces allégations leur ont été connues, s'ils en ont fait assez de cas pour daigner y répondre; si les livres étoient assez communs pour que les nôtres leur parvinssent; si nous avons été d'assez bonne foi pour donner cours aux leurs parmi nous, & pour y laisser leurs plus fortes objections, telles qu'ils les avoient faites.

Je ferai d'abord sur ce paragraphe une réflexion applicable encore au suivant; c'est qu'il n'est rien sur quoi l'on ne puisse élever des nuées de difficultés, & que M. Rousseau avoue lui-même, qu'après avoir entendu le

Vicaire établir le Théisme avec toute la force possible, il voyoit des foules d'objections à lui faire, & n'en fit pas une, parce qu'elles étoient moins solides qu'embarrassantes ; (EMILE) III. 128. Voyons s'il n'en est pas de même de celles qu'on oppose au Christianisme.

Considérez, mon ami, dans quelle horrible discussion me voilà engagé : de quelle immense érudition j'ai besoin pour remonter dans les plus hautes antiquités : pour examiner, peser, confronter les prophéties, les révélations, les faits, tous les monuments de foi proposés dans tous les Pays du monde ; pour assigner les temps, les lieux, les Auteurs, les occasions !

Qui ne croiroit, à ces exclamations, qu'il a du moins paru sur la terre cinq à six cents révélations, dont chacune a ses prophéties, & ses preuves particulières ? La vérité est cependant, qu'on ne connoît que quatre Livres qui se parent d'un si beau nom : le

Pentateuque , le Védam ou Shafter ;
 (*) l'Evangile , & l'Alcoran ; il n'est
 donc pas si difficile de choisir en-
 tr'eux.

(*) Le Védam est le texte du Code religieux des Indiens , & le Shafter en est le Commentaire ; ils les croient tous deux divins. Parmi diverses fables & superstitions , on y trouve de fort bons préceptes , & de grandes vérités ; il y est bien prescrit d'invoquer Brama , Witznou , Ruddéri , mais seulement en qualité d'Agents du Dieu suprême qui les a créés : le mensonge , le vol , l'oppression , la fraude y sont interdits , & la bienfaisance prêchée ; le pire dogme qu'on y lise , c'est qu'un mourant dont on humecte la bouche avec de l'eau du Gange , est purifié de tous ses péchés , & ne peut manquer d'être heureux ; c'est fournir aux méchants un moyen bien facile de se rassurer sur leurs crimes. Mais depuis bien des siècles , les Bramins ont altéré en mille manières ce fond de Religion assez simple ; Witznou , chez un grand nombre , est adoré comme le Dieu suprême ; chez d'autres , c'est Ruddéri : deux autres classes de Divinités partagent avec eux les vœux des Indiens ; & les contes de la Légende n'approchent pas de l'absurdité de ceux qui composent l'histoire de tous ces faux Dieux. *The modern part of an Universal History, Vol. VI. L. X. C. VIII.*

Quelle justesse de critique m'est nécessaire pour distinguer les pièces authentiques des pièces supposées : pour comparer les objections aux réponses, les traductions aux originaux, pour juger de l'impartialité des témoins, de leur bon sens, de leurs lumières ; pour savoir si l'on n'a rien supprimé, rien ajouté, rien transposé, changé, falsifié ; pour lever les contradictions qui restent ; pour juger quel poids doit avoir le silence des adversaires dans les faits allégués contre eux : si ces allégations leur ont été connues ; s'ils en ont fait assez de cas pour daigner y répondre ; si les livres étoient assez communs pour que les nôtres leur parvinssent ; si nous avons été d'assez bonne foi pour donner cours aux leurs parmi nous, & pour y laisser leurs plus fortes objections, telles qu'ils les avoient faites.

Tous ces monuments reconnus pour incontestables, il faut passer ensuite aux preuves de la mission de leurs Auteurs ; il faut bien savoir les loix des sorts, les probabilités éventives, pour juger quelle

prédiction ne peut s'accomplir sans miracle ; le génie des Langues originales , pour distinguer ce qui est prédiction dans ces langues , & ce qui n'est que figure oratoire ; quels faits sont dans l'ordre de la Nature , & quels autres faits n'y sont pas , pour dire jusqu'à quel point un homme adroit peut fasciner les yeux des simples , peut étonner même les gens éclairés ; chercher de quelle espece doit être un prodige , & quelle authenticité il doit avoir , non-seulement pour être cru , mais pour qu'on soit punissable d'en douter ; comparer les preuves des vrais & des faux prodiges , & trouver les regles sûres pour les discerner ; dire enfin pourquoi Dieu choisit , pour attester sa parole , des moyens qui ont eux-mêmes si grand besoin d'attestation , comme s'il se jouoit de la crédulité des hommes , & qu'il évitât à dessein les vrais moyens de les persuader.

Pour résoudre à la fois cet amas

de difficultés , il faut reprendre de plus haut les choses ; je ferai un peu long , sans doute : mais qu'importe ? Je n'écris point pour ceux qui voudroient qu'on ne leur parlât que par éclairs , & par antitheses ; j'écris pour les amis du vrai , & ils savent qu'une objection conçue en deux lignes demande quelquefois une réponse de vingt pages ; cela dit , j'entre dans la mienne.

Elle porte toute entiere sur ce grand principe , que le but de la Religion n'est nullement de faire de nous des Docteurs , de profonds Critiques , des Théologiens , mais des gens de bien ; & la Religion tend à nous rendre gens de bien , parce qu'elle tend à nous rendre heureux , & qu'il n'est point de félicité sans vertu : vice & bonheur sont deux choses qui s'excluent réciproquement , & qu'il n'est pas au pouvoir du Tout-puissant même de concilier ; il auroit beau ouvrir le Ciel aux avarés , aux trompeurs , aux médifants ,

aux vindicatifs , aux tyrans ; s'il ne changeoit les penchans de leur cœur , ces penchans funestes empoisonneroient tous les biens dont ils jouiroient , & feroient du Paradis même un Enfer pour eux.

Placez au contraire des justes dans un séjour seulement supportable , ils en feront par leurs vertus un lieu de délices ; tous les cœurs n'y seront qu'un cœur ; tous les travaux & tous les vœux n'auront pour but que le bien général ; on s'aimera , & c'est tout dire. (*) Ces principes posés , (& fu-

(*) Rien peut-être ne prouve mieux combien notre raison est encore enfantine , que le préjugé si commun que Dieu nous a donné des loix pour exercer son empire , fatiguer en pure perte notre obéissance , & nous faire payer assez chèrement ses bienfaits ; on ne veut pas comprendre que ses plus grands bienfaits sont ses loix elles-mêmes ; que plus tendrement il nous aime , plus étroitement aussi il étoit obligé de nous les prescrire ; & que si par malheur il en avoit oublié une seule , c'eût été alors que nous au-

rement le Vicaire ne les auroit pas rejettés,) rien n'est plus aisé que de lui répondre.

Vous vous effrayez, lui dirois-je, de périls qui sont tous de votre création : sans doute, si Dieu a daigné parler, c'est bien le moins que nous prenions la peine d'examiner ce qu'il a dit. Confrontez donc les révélations; rejetez sans autre examen toutes celles qui vous donneront des idées basses de l'Être suprême, ou vous diront que pour être heureux, il n'est pas nécessaire de lui ressembler; écoutez de près au contraire celles qui le peignent

rions eu sujet de nous plaindre, vu qu'il auroit laissé par-là une porte ouverte à l'infortune & à la misère. Ce préjugé est, sans doute, la grande cause de la corruption des mortels, corruption qui ne finira, que lorsqu'ils seront convaincus que l'Arbitre des Cieux n'a nul besoin de leurs hommages, que c'est pour eux, & non pour lui, qu'il leur impose des devoirs, & que tout pas qu'ils font vers la vertu est un pas fait vers la félicité.

sous les traits augustes que votre raison lui donnoit déjà, & qui vous inspirent le plus de courage pour imiter ses perfections. N'en trouvez-vous qu'une de ce caractère? Votre choix est fait, suivez-la. En trouvez-vous plusieurs? Examinez les divers degrés d'excellence, & les preuves externes dont chacune étaye sa divinité; faites-le avec tout le soin & la candeur que vous pouvez y mettre; & quelle que soit votre décision, soyez ensuite fort tranquille : c'est un Pere que nous servons, & non un Tyran; il n'exige de nous que ce que nous pouvons. Eussiez-vous donc préféré une fausse révélation, il y auroit peu de mal, si cette fausse révélation prêchoit d'ailleurs la vraie morale, & si vous l'avez pratiquée; il est dès-lors prouvé, que ce n'a point été pour mettre vos passions à l'aise que vous avez choisi le symbole que vous professez, mais parce qu'au plus près de votre conscience,

vous

vous l'avez trouvé le mieux démontré ;
 & Dieu demande de nous la droiture ,
 & non l'infailibilité ; vous avez pris
 un faux guide , mais vous avez suivi
 la bonne route : vous avez les mœurs
 & les sentiments des fortunés habitants
 du Ciel ; c'est tout ce qu'il faut pour
 le devenir.

Mettons en effet les choses au pis ,
 & supposons pour un moment , non
 qu'un Chrétien ajoute foi à quelques
 livres apocryphes , ou qu'il exclue du
 canon quelques ouvrages qui devroient
 y entrer , mais qu'il erre du tout au
 tout , que la révélation qu'il admet soit
 fausse , & que telle autre qu'il rejette
 soit vraie ; je dis que s'il pratique les
 préceptes évangéliques , son salut n'en
 est pas moins sûr : » O Dieu , dirait-
 » il à son Juge , il est trop vrai , je
 » me suis trompé ; mais toi qui son-
 » des les cœurs & les reins , vois
 » combien mon erreur fut innocen-
 » te , & involontaire ! Bien-loin de

» l'avoir embrassée pour me soustraire
 » à ton empire, c'est parce que Jesus
 » m'apprenoit à vivre pour toi, à te
 » chérir plus que toutes choses, que je
 » l'ai pris pour ton Ministre ; c'est
 » parce que les écrits de ses premiers
 » Disciples me prêchoient la bonté,
 » l'humilité, la tempérance, que je les
 » ai crus dignes d'émaner de toi ; j'ai
 » appris d'eux à regarder le gain du
 » monde entier comme une perte, s'il
 » falloit l'acheter de ton approbation ;
 » pauvre, j'ai été juste, frugal, labo-
 » rieux ; malade, j'ai été patient ; puif-
 » sant, j'ai respecté & protégé le foi-
 » ble, j'ai effuyé les larmes de l'infor-
 » tuné : ah ! si t'aimer de tout mon
 » cœur, & mes semblables ainsi que
 » moi-même, ne sont pas les moyens
 » de trouver grace devant toi, que
 » faut-il donc pour te plaire ?

J'ajouterai sur la conclusion du Vi-
 caire, qu'elle me paroîtroit une prédic-
 tion téméraire, si elle étoit de même

date que la publication de la révélation ; mais après les triomphes qu'à remportés celle-ci sur les idoles payennes , & les milliards d'hommes à qui elle a appris depuis dix-sept siècles à n'adorer que le vrai Dieu, dire qu'elle n'est pas un vrai moyen de persuader , c'est démentir fièrement des faits dont nous sommes encore les heureux témoins , & ce démenti-là est un soufflet à la raison.

XXVIII.

Supposons que la Majesté divine daigne s'abaisser assez pour rendre un homme l'organe de ses volontés sacrées ; est-il raisonnable ; est-il juste d'exiger que tout le genre humain obéisse à la voix de ce Ministre , sans le lui faire connoître pour tel ?

Non, sans doute ; mais qui vous le dit ? Vous vous battez contre votre ombre.

XXIX.

Y a-t-il de l'équité à ne lui donner pour toutes lettres de créance, que quelques signes particuliers faits devant peu de gens obscurs, & dont tout le reste des hommes ne saura jamais rien que par oui-dire?

Y a-t-il de l'équité, demanderai-je à mon tour, à parler de ce ton, des miracles de J. C. & de ses Apôtres? A vous entendre, on croiroit qu'à peine chacun d'eux en fit trois ou quatre; & Jesus seul en fit des milliers. On croiroit qu'ils n'ont été vus que de vingt à trente personnes; & la Judée, la Galilée, tout l'Empire Romain en furent témoins. On croiroit que nous ne les recevons que sur la foi de nos grand'meres; & nous les recevons sur la foi du monde qu'ils ont converti, & dont sans cette clef la conversion est inexplicable; nous les recevons sur

la foi des Juifs mêmes , & des Payens incrédules , qui leur assignoient bien des causes absurdes , mais qui n'osoient les nier ; nous les recevons sur la foi des Apôtres , qui en furent constamment témoins , qui ne gagnoient rien à les feindre , & ont tout souffert pour les soutenir : nous les recevons enfin , parce qu'ils nous sont confirmés par un miracle toujours subsistant , par la conservation , l'humiliation , & la dispersion des Hébreux incontestablement annoncées dans les Evangiles , & qui ont déjà fait l'étonnement de dix-sept siècles. Si pareille créance n'est à vos yeux que crédulité , nous ne savons plus que vous plaindre.

XXX.

Par tous les Pays du monde , si l'on tenoit pour vrais tous les prodiges que le Peuple & les simples disent avoir vus , chaque Secte seroit la bonne ; il y auroit

plus de prodiges que d'événements naturels , & le plus grand de tous les miracles seroit que , là où il y a des fanatiques persécutés , il n'y eût point de miracles.

Et qui vous dit de tenir pour vrais tous les prodiges que le peuple & les simples prétendent avoir vus ? Mais de ce qu'il y a de faux monnoyeurs, s'enfuit-il qu'il n'y ait que de la fausse monnoie ?

XXXI.

C'est l'ordre inaltérable de la Nature qui montre le mieux l'Etre suprême : s'il arrivoit beaucoup d'exceptions , je ne saurois plus qu'en penser.

Ceci est une fort bonne réponse à ceux qui demandent pourquoi l'on ne voit plus de miracles ; s'il s'en étoit toujours fait, s'il s'en faisoit encore , on ne sauroit quel est le cours naturel des choses , ni ce qu'on devroit

honorer du nom de miraculeux : dans un sens, tout seroit prodige ; & dans un autre, rien ne le seroit.

XXXII.

Pour moi, je crois trop en Dieu, pour croire à tant de miracles si peu dignes de lui.

Si vous parlez de ceux de la Légende, du Dieu Brama, ou du Dieu Fo, vous avez raison ; mais seriez-vous assez injuste pour mettre au même rang les miracles de l'Evangile, opérés pour le but le plus digne du Saint des saints, pour relever les autels de la vérité & de la vertu tombés par-tout en ruine, pour guérir de pauvres malades, rendre l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles ? En quoi de semblables prodiges sont-ils indignes du Très-Haut ? Ou plutôt, le pouvoir de guérir les corps n'étoit-il pas la plus belle lettre de créance qu'un Dieu très-bon pût don-

ner à ceux qu'il chargeoit du soin de guérir les ames?

XXXIII.

Qu'un homme vienne nous tenir ce langage : Mortels , je vous annonce la volonté du Très-Haut ; reconnoissez à ma voix celui qui m'envoye. J'ordonne au Soleil de changer sa course , aux étoiles de former un autre arrangement , aux montagnes de s'applanir , aux flots de s'élever , à la terre de prendre un autre aspect : à ces merveilles , qui ne reconnoitra pas à l'instant le Maître de la nature ?

C'est-à-dire que pour vous convaincre , un Envoyé du Ciel devoit bouleverser notre globe , les planetes que notre soleil éclaire , & tous les mondes si probables dont les étoiles sont les soleils : Je n'exige pas , je l'avoue , des démonstrations si coûteuses , & je me rends plus volontiers à des prod-

ges qui ont été salutaires à un grand nombre de personnes, sans être funestes à aucune, que je ne ferois à des révolutions, qui n'auroient éclairé un monde, qu'en causant le malheur peut-être de dix mille.

XXXIV.

La nature n'obéit point aux imposeurs.

Et voilà pourquoi nous ne pouvons croire que J. C. qui lui donna si souvent des loix, en fut un.

XXXV.

Leurs miracles se font dans des carrefours, dans des déserts, dans des chambres ; & c'est-là qu'ils ont bon marché d'un petit nombre de spectateurs déjà disposés à tout croire.

Et où voulez-vous que les miracles se fassent, si l'on doit tenir pour suspects tous ceux que l'on opere dans

les endroits que vous indiquez ? Supposé même que le Tout-Puissant vous accordât votre demande , & vous envoyât un Législateur qui ordonnât au soleil de changer sa course , aux montagnes de s'aplanir , &c. ; d'où pourriez-vous en être témoin , s'il ne falloit contempler ces merveilles ni de votre chambre , ni d'une place publique , ni de la campagne ? Enfin , votre énumération est incomplète par rapport à J. C. , qui ne fit pas seulement des miracles dans tous les lieux ci-dessus nommés , mais encore dans le Temple , dans les Synagogues , sous les yeux des Scribes & des Pharisiens ses ennemis acharnés , qui , bien-loin d'être disposés à les croire , les admirent sans croire en lui , & dans leur désespoir en firent honneur au diable , plutôt que d'y voir la démonstration de la mission d'un homme qui frondoit leurs vices.

XXXVI.

Qui est-ce qui m'osera dire combien il faut de témoins oculaires pour rendre un prodige digne de foi?

Sans me croire bien téméraire, j'accepte le défi, & je dis qu'il n'en faut qu'un seul, pourvu qu'il ait les conditions requises; c'est-à-dire que le prodige ait un but digne de l'Être suprême, & qu'il atteigne ce but; que le témoin soit oculaire, sensé, vertueux; qu'il ait eu tous les moyens possibles de constater la vérité du fait, & le plus grand intérêt à se servir de ces moyens; qu'il n'ait rien gagné à le publier, & qu'il soit mort pour le soutenir. La plupart des Apôtres remplissent toutes ces conditions; on l'a du moins prouvé cent fois, & ces preuves attendent encore un réfuteur.

XXXVII.

Si vos miracles faits pour prouver votre doctrine, ont eux-mêmes besoin d'être prouvés, de quoi servent-ils? Autant valoit n'en point faire.

Pour sentir le sophisme de ce raisonnement, il faut se souvenir qu'on peut admettre une doctrine, ou simplement comme vraie, ou comme vraie & divine. On l'admet comme vraie, lorsqu'on la trouve conforme aux principes de la raison; on l'admet comme divine, lorsqu'on reconnoît que ceux qui la prêchent ont reçu commission de Dieu pour le faire. C'est la nature de la doctrine même, qui doit prouver sa vérité; ce sont les miracles de ceux qui l'annoncent, qui établissent sa divinité. Or qui ne voit qu'une foi qui porte sur ces deux genres de preuves, doit être bien plus ferme que celle

qui n'auroit d'autre base que les premières.

Vous m'annoncez une Religion où ma raison ne voit rien qui la choque; & je l'embrasse. Mais quoique croyant, dans combien de moments peut-être serai-je en proie au doute importun? Combien de fois pourrai-je me dire: Je me tiens bien certain de la vérité de tel & tel dogme; & pourtant je n'en ai d'autre garant que ma raison, & le suffrage de ceux qui les reçoivent ainsi que moi: mais tant d'autres qui les rejettent, n'ont-ils pas de la raison comme nous? & n'est-il pas aussi possible que nous soyons dans l'erreur qu'eux? *Trop souvent la raison nous trompe*, dit le Vicaire lui-même; (*EMILE III. 98.*) Mais que les héros de cette Religion fassent des miracles, qu'ils ouvrent d'un mot les yeux aux aveugles, qu'ils appellent des morts à la vie; je crois entendre Dieu lui-même m'en garantir la vé-

rité, & me tiens aussi sûr d'être en la
suivant dans la bonne route, que je le
suis que ce grand Etre ne peut être
trompé, ni trompeur.

N'est-ce pas pour avoir réuni ces
deux sortes de preuves, que les Apôtres
firent autrefois tant de prosélytes au
vrai Dieu & à la vertu, tandis que
nos Missionnaires, qui ne combattent
qu'avec la raison, en font si peu, quoi-
qu'assurément des pécheurs ou des pé-
ggers Juifs ne fussent naturellement, ni
plus éloquents, ni plus savants qu'eux ?

Mais si les miracles ont beaucoup
servi à la conversion du monde Payen,
il valoit donc la peine d'en faire, &
il vaut aujourd'hui la peine de les
prouver, s'ils donnent à notre foi un
degré de force qu'elle n'auroit point
sans cela.

XXXVIII.

*Reste enfin l'examen le plus important
dans la doctrine annoncée. Car puisque*

ceux qui disent que Dieu fait ici-bas des miracles, prétendent que le diable les imite quelquefois avec les prodiges les mieux attestés, nous ne sommes pas plus avancés qu'auparavant.

Il y a eu, sans doute, trop de Théologiens qui ont cru à la magie, à la forcellerie, & attribué au démon les oracles & les prestiges des Prêtres Payens; j'ignore ce qu'ils auroient pu répondre au raisonnement du Vicaire: mais quelque embarrassant qu'il eût été pour eux, il ne l'est point pour moi qui ne crois point au pouvoir du diable; &, grâce à Dieu, il s'en faut beaucoup que je sois seul de cet avis.

XXXIX.

Puisque les Magiciens de Pharaon osoient, en présence même de Moïse, faire les mêmes signes qu'il faisoit par l'ordre exprès de Dieu, pourquoi dans son absence

n'eussent-ils pas, aux mêmes titres, prétendu la même autorité?

Il n'est pas vrai que les Magiciens aient fait les mêmes signes que le Prophete Hébreu.

Des onze miracles qu'opéra Moïse pour forcer Pharaon à briser les fers des Israélites, les Magiciens en imitèrent trois, & n'osèrent pas même essayer de contrefaire la plupart des autres.

Avec un peu d'attention, on s'aperçoit même bientôt que cette imitation ne fut qu'apparente, & ne put être que cela. Puisqu'en effet le Nil étoit déjà changé en sang, ce ne put être sur ce fleuve même que les Magiciens firent la métamorphose; ce fut, sans doute, ou sur un étang, ou simplement sur un vase plein d'eau, auquel ils donnèrent par quelque artifice la couleur du sang. Ils ne purent pas mieux faire monter des grenouilles sur le
pays

pays qui en étoit déjà couvert ; mais par la raison même qu'il en étoit déjà couvert, ils purent aisément en faire passer quelques-unes dans quelque endroit qui n'en avoit point, tel qu'étoit, par exemple, la terre de Goscen. Et quant au changement de leurs baguettes en serpents, on conçoit que des gens qui faisoient profession comme eux de posséder des lumières surnaturelles, devoient avoir acquis l'agilité, la dextérité, la souplesse des charlatans, comme les seuls moyens de conserver leur crédit ; qu'il dut ainsi leur être facile de cacher dans le creux d'une baguette un petit serpent, & de soustraire subtilement l'une dans le moment qu'ils lançoient l'autre : les joueurs de gobelets font cent choses plus difficiles. Pharaon & son peuple, qui ne demandoient qu'à être trompés, n'examinèrent point les choses de trop près, & crurent, ou du moins feignirent de croire que les Magiciens avoient fait

ce qu'ils n'avoient su que contrefaire, & même très-imparfaitement. Les vrais miracles qu'ils auroient dû opérer, s'ils avoient pu en opérer de tels, auroient été de rendre aux eaux du Nil leur pureté, & d'exterminer les grenouilles qui couvroient l'Egypte : ils ne les tenterent pas même ; & ce fut Moïse qui détruisit les dernières aussi facilement qu'il les avoit produites.

XL.

Ainsi donc après avoir prouvé la doctrine par le miracle, il faut prouver le miracle par la doctrine, de peur de prendre l'œuvre du démon pour l'œuvre de Dieu. Que pensez-vous de ce dialèle ?

Je pense que vous persistez à prêter aux Chrétiens un cercle ridicule dans lequel ils ne tombent point. Nous ne disons nullement : les Apôtres ont fait des miracles, donc leur doctrine est vraie ; ni leur doctrine est vraie, donc ils ont fait des miracles ; nous disons :

Tout miracle opéré pour soutenir une doctrine fausse , est nécessairement un miracle faux , parce qu'il est impossible que Dieu dépose en faveur du mensonge. Moïse eut donc raison d'ordonner peine de mort contre quiconque annonçeroit des Dieux étrangers , de quelques signes extérieurs qu'il appuyât sa prédication ; mais de ce qu'on doit rejeter sur l'étiquette tout prodige opéré pour établir l'erreur , il ne s'ensuit nullement que l'on doive admettre de même tous ceux que l'on allègue en faveur de la vérité : il s'ensuit seulement que ces miracles sont possibles , & admissibles à être prouvés. Je ne vois-là aucun cercle.

XLI.

Mais si quiconque annonçoit aux Juifs des Dieux étrangers , devoit sans autre discussion être mis à mort , eût il confirmé ses discours par des prodiges , & par des prédictions que l'événement eût vérifiées : *Quand*

donc les Païens mettoient à mort les
 Apôtres , leur annonçant un Dieu étran-
 ger , & prouvant leur mission par des
 prédictions & des miracles , je ne vois
 pas ce qu'on avoit à leur objecter de so-
 lide , qu'ils ne pussent à l'instant rétor-
 quer contre nous. Or que faire en pa-
 reil cas ? Une seule chose : revenir au rai-
 sonnement , & laisser là les miracles. Mieux
 eût valu n'y pas recourir. C'est-là du
 bon sens le plus simple , qu'on n'obscurcit
 qu'à force de distinctions tout au moins
 très-subtiles. Des subtilités dans le Chris-
 tianisme ! Mais Jesus Christ a donc eu
 tort de promettre le Royaume des Cieux
 aux simples ? Il a donc eu tort de com-
 mencer le plus beau de ses discours par
 féliciter les pauvres d'esprit , s'il faut
 tant d'esprit pour entendre sa Doctrine ,
 & pour apprendre à croire en lui ? Quand
 vous m'aurez prouvé que je dois me sou-
 mettre , tout ira fort bien : mais pour me
 prouver cela , mettez-vous à ma portée ,
 mesurez vos raisonnements à la capacité

d'un pauvre esprit ; ou je ne reconnois plus en vous le vrai Disciple de votre Maître, & ce n'est pas sa Doctrine que vous m'annoncez.

Il n'est besoin ni de subtilité, ni d'esprit, pour sentir le sophisme de cette longue note ; on y suppose que pour faire des prosélytes, les Apôtres ne se servoient que de miracles & de prédications, quoique leurs Epîtres & les Actes attestent de concert qu'ils y joignoient le raisonnement, & quelquefois l'employoient seul, comme fit St. Paul dans l'Aréopage. *Act. XVII. (*)*

Est-ce d'ailleurs bien raisonner, de dire : les Hébreux devoient, sans autre

(*) Il est des gens qui, frappés de la beauté du discours qu'il y fit, s'indignent que l'on ose le traiter de fourbe, ou de fanatique, tandis que l'on décore des noms de Sages ou de Philosophes tant de vains discoureurs, qui n'eurent jamais le noble courage de prêcher comme lui aux Athéniens le Dieu suprême, le Dieu inconnu ; & il faut avouer qu'il y a bien quelque chose à dire.

examen , rejeter tout prodige employé pour établir l'idolâtrie ; donc les Payens devoient de même rejeter sur l'étiquette du sac tous les miracles opérés en faveur d'une Religion pure : les Hébreux punissoient de mort les Prophetes des Dieux chimériques ; donc les Payens avoient raison de verser le sang des Apôtres qui leur annonçoient le vrai Dieu ? Le Vicaire appelle cela du bon sens le plus simple ; je lui donneroïis moi un tout autre nom.

XLII.

Cette doctrine venant de Dieu , doit porter le sacré caractère de la Divinité : non-seulement elle doit nous éclaircir les idées confuses que le raisonnement en trace dans notre esprit ; mais elle doit aussi nous proposer un culte , une morale , & des maximes convenables aux attributs par lesquels seuls nous concevons son essence. Si donc elle ne nous appre-

noit que des choses absurdes & sans raison, si elle ne nous inspiroit que des sentimens d'aversion pour nos semblables, & de frayeur pour nous-mêmes, si elle ne nous peignoit qu'un Dieu colere, jaloux, vengeur, partial, haïssant les hommes, un Dieu de la guerre & des combats, toujours prêt à détruire & foudroyer, toujours parlant de tourmens, de peines, & se vantant de punir même les innocents, mon cœur ne seroit point attiré vers ce Dieu terrible, & je me garderois de quitter la Religion naturelle pour embrasser celle-là; car vous voyez bien qu'il faudroit nécessairement opter. Votre Dieu n'est pas le nôtre, dirai-je à ses sectateurs. Celui qui commence par se choisir un seul Peuple, & proscrire le reste du Genre humain, n'est pas le pere commun des hommes; celui qui destine au supplice éternel le plus grand nombre de ses créatures, n'est pas le Dieu clément & bon que ma raison m'a démontré.

Ce portrait de la Révélation est si peu fidele , qu'on feroit tenté de le prendre pour un tableau de fantaisie , si l'on n'y retrouvoit quelques-unes de ces expressions, dont les incrédules sont en possession de faire fleche contr'elle ; c'est l'unique raison qui m'engage à dire un mot sur chaque trait.

Si donc elle (la doctrine révélée) ne nous apprenoit que des choses absurdes & sans raison,

Vous auriez alors grand tort d'avouer que la majesté (*) des écritures

(*) Si , au reste , cette majesté des Livres sacrés avoit encore besoin de preuves, Racine & J. B. Rousseau nous les fourniroient. Pourquoi en effet les Chœurs d'Esther & d'Athalie du premier, & les Odes sacrées du second, sont-ils, d'un aveu général, ce qu'ils ont fait de plus beau ? C'est que ces Odes & ces Chœurs ne sont guere que la traduction de quelques Pseaumes, ou des plus beaux morceaux des Prophetes. Voilà les mines où ces deux grands Poètes se sont enrichis; voilà où ils ont pris les ailes sur lesquelles ils se sont élevés si haut. Réduits à leurs propres pensées, ils n'ont plus pu être aussi sublimes.

vous étonne ; des absurdités dites avec emphase n'en sont que plus ridicules.

Si elle ne nous inspiroit que des sentiments d'aversion pour nos semblables,

Il est vrai que Moïse donne aux Hébreux les leçons suivantes :

Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Si tu rencontres le bœuf de ton ennemi égaré , tu ne manqueras pas de le lui ramener ; si tu vois l'âne de celui qui te hait abattu sous sa charge , tu t'arrêteras pour le secourir , & ne manqueras point de l'aider. C. XXIII. 4-5.

Vous n'affligerez point l'orphelin , ni la veuve ; si vous les affligez en quoi que ce soit , & qu'ils crient à moi , certainement j'entendrai leur cri. Ex. XXI. 22-23.

Si tu prêtes de l'argent au pauvre qui est avec toi , tu ne te comporteras point en usurier avec lui ; si tu prends en gage le vêtement de ton prochain , tu le lui rendras avant que le soleil soit couché ; car c'est sa seule couverture ; c'est son vé-

tement pour couvrir sa peau ; où coucheroit-il ? S'il arrive donc qu'il crie à moi , je l'entendrai , car je suis miséricordieux.

Quand ton frere sera devenu pauvre , & qu'il tendra vers toi ses mains tremblantes , tu le soutiendras ; tu soutiendras aussi l'étranger , afin qu'il vive avec toi. *Lév. XXV. 35.*

Quand tu auras achevé de lever les dixmes de ton revenu en la troisieme année , tu les donneras au Lévite , à l'étranger , à l'orphelin & à la veuve , & ils les mangeront aux lieux de ta demeure. *Deut. XXVI. 12.*

Tu donneras au mercenaire son salaire le jour même qu'il aura travaillé , avant que le Soleil se couche ; car il est pauvre , & c'est à quoi son ame s'attend , afin qu'il ne crie point à l'Eternel contre toi. *XXIV. 14-15.*

On sent que la haine des hommes a pu seule dicter de pareils préceptes. Et de frayeur pour nous-mêmes ,

Il est vrai que Moïse menace les pécheurs des jugemens de Dieu ; apparemment que le Théïsme apprend aux hommes à ne les pas craindre.

Si elle ne nous peignoit qu'un Dieu colere,

Moïse dit, il est vrai, que Dieu fut plusieurs fois irrité contre les Hébreux en conséquence de leurs rébellions ; voudriez-vous qu'il eût dit que Dieu en fut très-satisfait ?

Jaloux,

Il est vrai, s'il en faut croire la Bible, que le Très-Haut met un prix à notre cœur & à nos hommages, & ne voit point d'un œil indifférent que nous les accordions à d'autres. Un pere est jaloux dans le même sens de l'affection de ses enfants, & un mari du cœur de son épouse, sans qu'on s'avise de leur en faire un crime ; & l'on auroit peut-être quelque peine à prouver que le Très-Haut seroit plus

parfait , s'il ne prenoit aucun intérêt à la conduite de ses Créatures.

Vengeur,

Il est vrai que Salomon dit : *Ne pille point le petit, parce qu'il est petit , & n'opprime point le pauvre en jugement ; car l'Eternel prendra leur cause en main, & volera l'ame de ceux qui les auront volés : Prov. XXII. 22-23.*

Cette vengeance paroît-elle une hérésie au Vicaire ? Je soupçonne pour moi que les choses n'en iroient pas plus mal , quand tout le monde la craindroit.

Partial,

Il est vrai que Moïse dit que *Dieu n'a point égard à l'apparence des personnes. Deut. X. 17.*

Haïssant les hommes,

J'ignore même ce qui a pu servir de prétexte à cette affreuse imputation.

Un Dieu de la guerre & des combats,

Il est vrai que Dieu prend souvent dans les Livres saints le titre de Dieu

des armées , & veut que nous le regardions comme l'arbitre des combats ; cela peut bien choquer l'amour-propre des Conquérants , mais choque-t-il la raison ?

*Toujours prêt à détruire & à foudroyer ,
toujours parlant de tourmens , de peines ,*

Il seroit à souhaiter , sans doute , qu'on n'eût besoin d'aucun châtiment pour détourner les hommes du vice ; mais si telle est leur imperfection , que la crainte du mal physique soit un contrepoids souvent nécessaire aux passions qui les portent à commettre le mal moral , peut-on avec justice reprocher à Dieu ses menaces ? L'appréhension du châtiment n'est-elle pas le grand ressort de toutes les législations ? L'Hébreu revêche , ingrat , indocile , n'avoit-il pas encore plus besoin de ce frein que d'autres ? Ses loix n'ont-elles pas même sur toutes les autres l'avantage immense , que les promesses y sont à côté des menaces , & les bénédictions à côté

des malédictions ? (*Deut. XXVIII. 1-14.*) Et loin de peindre Dieu comme plus disposé à lancer le tonnerre qu'à verser ses graces , les titres de *Dieu miséricordieux* , *lent à la colere* , *abondant en gratuité* , ne sont-ils pas les plus fréquents que les Auteurs inspirés lui donnent ? (Voyez entr'autres *Ex. XXXIV. 6. Nomb. XIV. 18. Ps. C. III. 8. Néh. IX. 17.*) N'est-ce pas en conséquence que les Prophetes disent , que lorsque Dieu punit , *il fait son œuvre étrange* , *qu'il ne veut point la mort du pécheur* , *mais sa repentance & sa vie* ; & que quand nos péchés seroient comme le *cramoisi* , ils seront blanchis comme la *neige* , *si nous recherchons la droiture* , & faisons des œuvres de *miséricorde* ? (*Isaïe, XXVIII. 21. I. 17-18. Ezéc. XXXIII. 11.*) Est-ce un Dieu toujours prêt à foudroyer & à détruire , que celui qui donna aux habitants du premier monde cent vingt ans pour se repentir , & auroit épargné Sodome

elle-même , s'il s'y fût trouvé seulement dix justes ? (*Gen. VI. 3. XVIII. 32.*)

Se vantant de punir même les innocents,

Il est vrai que Dieu dit au II^e. commandement , (*Ex. XX. 5*) *qu'il punit le péché des peres sur les enfants jusqu'à la troisieme & quatrieme génération ;* mais il expose ici , non ce qu'il aime à faire , mais ce qu'il seroit obligé de faire , si les Juifs transgressoient ses loix. Peut-il , en effet , châtier les peres sans que les enfants s'en ressentent , & communément même pendant plusieurs générations ? Ou dira-t-on que plutôt que d'envelopper les enfants dans la punition de leurs peres , Dieu ne devroit jamais infliger de peine à ceux-ci , à quelque excès qu'ils portassent la corruption ? Il n'est aucun Tribunal au monde qui se conduise par cette maxime , qui en effet est impraticable ; on punit par-tout les crimes des peres , quoiqu'ils ne puissent perdre leur fortune , leurs titres , leur honneur , leur

liberté, leur vie, sans que leurs descendants en souffrent, & quelquefois pendant des siècles : & pourtant les Juges terrestres ne peuvent pas, ainsi que Dieu, dédommager dans une autre vie les innocentes victimes de leurs arrêts.

Ne vaut-il pas même infiniment mieux, que les enfants partagent la punition de leurs peres coupables, dont l'effet naturel est de les ramener tous dans le bon chemin, que si l'impunité des peres les enhardissoit à les imiter?

La fin même du commandement nous défend de donner un sens odieux à ce qui précède; Dieu y promet d'étendre sa miséricorde jusqu'à la millième génération de ceux qui l'aiment, & gardent ses loix; c'est ainsi que, selon David, *sa justice est comme de hautes montagnes, mais sa gratuité atteint jusqu'aux Cieux. Ps. XXXVI. 6-7.*

Mon cœur ne seroit point attiré vers ce Dieu terrible,

Tant

Tant pis pour vous, si votre cœur n'est pas attiré vers un Dieu qui ne veut point la mort du pécheur, mais sa repentance & sa vie; qui accorde à la conversion le pardon des plus noirs forfaits; qui punit, il est vrai, jusqu'à la troisième & quatrième génération ceux qui le haïssent, parce qu'il est impossible de n'en punir qu'une, mais qui fait grace jusqu'en mille à la postérité de ceux qui le craignent.

Et je me garderois de quitter la Religion naturelle, pour embrasser celle-là;

La Religion naturelle dit-elle qu'il punit jusqu'en mille générations, & qu'il fait grace jusqu'à trois ou quatre?

Car vous voyez bien qu'il faudroit nécessairement opter ;

Je ne le vois nullement.

Votre Dieu n'est pas le nôtre, dirai-je à ses Sectateurs ; celui qui commence par se choisir un seul peuple, & proscrire le reste du genre humain, n'est pas le Pere commun des hommes.

Si Dieu juge à propos d'accorder à un peuple plus de lumières qu'aux autres, ceux-ci ont-ils droit de s'en plaindre? Dieu n'est-il pas maître de ses grâces? Et ne reste-t-il pas impartial & juste, si, comme nous l'enseigne la révélation, il n'exige de chacun d'eux qu'à proportion de ce qu'ils ont reçu? Proscrire le reste du genre humain, n'est pas digne, il est vrai, du Pere commun des hommes; mais où lisez-vous cette proscription? On diroit, à vous entendre, que Dieu avoit ordonné aux Juifs de faire main-basse sur le genre humain; & pourtant les Cananéens sont la seule nation qu'ils dussent détruire, & qu'ils aient détruite: encore cet interdit ne fut-il prononcé contr'eux, que parce que leur dépravation étoit montée au comble, & ôtoit tout espoir de leur réformation. Dans toute autre guerre, les Israélites devoient se contenter de rendre tributaires les villes qui se soumet-

troient; & dans celles même qu'ils prenoient d'affaut, ils devoient épargner les enfans & les femmes. *Deut. XX. 10-14.* Quant aux particuliers qui s'établissoient parmi eux, il étoit enjoint aux Hébreux de les regarder & de les traiter ainsi que leurs compatriotes. *L'étranger qui vit parmi vous, leur dit Moïse en termes exprès, vous sera comme celui qui est né parmi vous, & vous l'aimerez comme vous-mêmes, car vous avez été étrangers au pays d'Egypte. Lévit. XIX. 34.* Rome & Sparte si prônées, eurent-elles jamais une si belle loi?

: *Celui qui destine au supplice éternel le plus grand nombre de ses créatures, n'est pas le Dieu clément & bon que ma raison m'a montré.*

Vraiment je le crois; mais aussi quel Auteur sacré a jamais dit pareille horreur? J'ouvre les écritures, & j'y lis au contraire que *Dieu veut que tous les hommes soient sauvés; & veut-il en*

vain , dit Mr. Bonnet? *I. Tim. II. 4. Paling. Phil. Part. XXI.*

Je ne saurois finir sur ce sujet , sans témoigner mon extrême surprise de la maniere prévôtale dont le Vicaire fait ici le procès à Moïse dans une vingtaine de lignes; il ramasse dans tout le Pentateuque cinq ou six termes équivoques, tels qu'il s'en trouve dans toutes les langues , & sur-tout dans les langues aussi pauvres que l'Hébraïque ; il ne manque jamais de les prendre dans le sens le moins favorable; il y joint quelques assertions odieuses qu'il n'étaye pas de la moindre preuve , & voilà le livre jugé : j'en demande pardon au Vicaire, mais il n'y a pas moyen de ratifier de tels jugemens.

Pour en mieux constater l'extrême injustice , j'avois d'abord dessein de comparer les loix de Moïse à celles des plus célèbres Législateurs de l'antiquité ; mais outre que ce parallele

est très-probablement au-deffus de mes forces, il ne sauroit entrer dans un écrit tel que celui-ci : je me borne donc à prouver par quelques traits du Code Hébreu, qu'il n'appartient de le mépriser qu'à ceux qui ne le connoissent pas.

Un Hébreu ne pouvoit être esclave que pour six ans ; au septieme, il falloit le renvoyer libre, en lui faisant même un présent de bétail, de bled & de vin. (*) L'esclave étranger, moins heureux, étoit esclave pour toute sa vie ; mais d'ailleurs son sort étoit

(*) On dira, sans doute, qu'il eût été plus beau de n'avoir point d'esclaves, que de les traiter même avec douceur, & cela est vrai ; mais il y a toute apparence que ce mieux n'auroit pu s'obtenir des Juifs, & que Dieu toléra chez eux la servitude, comme il y toléra la polygamie, à cause de la dureté de leur cœur. Un peuple ne se mene pas comme une machine ; on ne le taille pas comme un bloc de marbre : quand donc son caractère ne permet pas au Législateur de détruire tous les abus, la sagesse même lui dicte de se borner à les modérer.

assez doux , & beaucoup plus doux sans comparaison que celui des infortunés , que l'avarice Européenne s'immole dans les deux Indes : ils jouissoient comme les Juifs du repos du jour du Sabbat , ainsi que de celui de l'année sabbatique , & du jubilé. Tout esclave que son Maître avoit privé d'un œil , ou d'une dent , redevenoit dès cet instant libre. Aussi les Annales Hébraïques n'offrent-elles aucun exemple de ces soulèvements d'esclaves , qu'on trouve dans l'histoire de Rome & de Sparte , & même dans celle de nos Colonies ; preuve évidente que les Juifs les traitoient plus humainement que ne firent ces deux Républiques beaucoup trop vantées , ou que ne le font aujourd'hui les planteurs des Isles. *Deut. XV. 12-15. Ex. XX. 10. XXI. 26-27. Lévi. XXV.*

La plupart des Nations connues punissent , ou ont puni le vol de peines corporelles , & même de mort ; la

loi des Hébreux plus humaine ne permettoit la mort que des voleurs nocturnes, & n'obligeoit les autres qu'à rendre en certains cas le double, en d'autres le quadruple ou même le quintuple; & s'ils n'étoient pas solvables, ils payoient de leur corps, ils étoient vendus pour esclaves. *Ex. XXII. 1-4.*

Les Législateurs sages ont senti de tout temps, que l'égalité des fortunes est le meilleur moyen d'assurer l'empire des loix; que la balance une fois rompue à cet égard entre les citoyens, il ne faut en attendre ni patriotisme, ni mœurs, ni vertu; que les uns bravent hautement les loix, & que les autres leur échappent. Ce fut pour prévenir ces malheurs, qu'ils abolirent quelquefois, ou diminuèrent les dettes, qu'ils donnerent quelquefois des terres aux plus pauvres, & limiterent enfin par diverses loix ce qu'on pouvoit donner ou en dot, ou par testa-

ment ; mais ces remedes furent toujours plus propres à pallier qu'à guérir le mal , & souvent même ne le pallierent qu'en faisant breche à la justice : abolir en effet, ou réduire les dettes , c'étoit voler le riche pour aider le pauvre ; donner des terres aux plus indigents, c'étoit souvent récompenser la paresse & l'intempérance. D'ailleurs, ces dons, ces abolitions n'étoient utiles que pour le moment, & ne fermant point les sources du mal, le mal reparoissoit bientôt, & exposoit l'Etat à de nouvelles secouffes qui faillirent souvent en causer la ruine, & renverserent en particulier la République Romaine. Moïse, par une loi seule, procura aux Hébreux tous les avantages que les autres Législateurs avoient cherchés en vain, & les leur procura exempts d'injustice, exempts de tout inconvénient. Cette loi magnifique, cette loi royale & céleste, (j'employerois des termes plus nobles pour la qualifier, si j'en

connoissois, tant elle me pénètre de respect & d'admiration,) cette loi magnifique étoit la loi du Jubilé. *Lév. XXV. 10-31.* Par elle, tous les cinquante ans, chaque Hébreu recouvroit les terres qui étoient échues à ses peres lors du premier partage qu'on avoit fait du pays, & même les maisons qu'ils avoient aux champs; (*) par-là les Membres de la Nation ren-
troient deux fois par siecle dans leur égalité primitive; par-là l'indolence d'un pere, ses débauches, son luxe, ses dissipations, ses malheurs peut-être, ne plongeient pas dans la misere plusieurs générations de ses descendants;

(*) Cette préférence donnée aux maisons des champs sur celles des villes, n'étoit rien moins qu'indifférente; c'étoit un grand encouragement à y bâtir, & y demeurer, vu que ce n'étoit que là qu'on bâtissoit pour soi & sa postérité. Qui sait combien la vie champêtre conserve mieux les mœurs que celle des villes, ne pourra qu'applaudir à une réserve si sage.

ses fils , ou petits-fils au moins , recouvroient l'héritage qu'il avoit vendu ; par-là les acheteurs eux-mêmes n'avoient aucun droit de se plaindre , ayant très-bien su , lorsqu'ils achetoient , qu'ils n'achetoient que pour tant d'années , & n'ayant payé qu'à proportion ; le riche , n'acquérant qu'à temps , étoit moins pressé d'acquérir , & moins porté à dédaigner des freres qui , dans quelques années , redeviendroient ses égaux ; le pauvre ne perdant qu'à temps , étoit moins sujet à l'envie ; l'espoir , le doux espoir n'abandonnoit jamais son cœur ; il se sentoit encore homme & citoyen , & en étoit beaucoup moins tenté de demander au crime une abondance , que la loi lui rendroit infailliblement au bout d'un tel terme. Les Hébreux sont la seule Nation qui ait eu cette belle loi.

Je voudrois fort qu'après avoir rendu à toutes celles que je viens de citer

la justice qu'elles méritent, les incrédules daignassent aussi nous en expliquer quelques autres, qui, dans leur système, nous paroissent inexplicables. La première, est la loi qui obligeoit tout Israélite à se rendre trois fois par an, d'abord au lieu où étoit le Tabernacle, & dans les temps suivans, au Temple de Jérusalem, pour y célébrer les trois grandes fêtes de la Pâque, de la Pentecôte, & des Tabernacles, en mémoire de leur sortie d'Egypte, de la publication de la loi sur le mont Sina, & des quarante ans qu'ils avoient passés dans le désert sous des tentes, sans autre nourriture que la manne qui tomboit du Ciel : *Trois fois l'an*, leur dit le Législateur, *Ex. XXXIV. 23-24. tout mâle d'entre vous comparoîtra devant l'Eternel, & nul ne convoitera son pays, lorsque tu monteras pour comparoître trois fois l'an devant l'Eternel.*

Si Moïse parloit en effet au nom du

Monarque du monde , qui tient dans sa main le cœur des mortels , & le fléchit à son gré , ces trois fêtes étoient extrêmement sages ; elles n'entraînoient point d'inconvénients , & avoient de grands avantages. Elles étoient d'abord un excellent moyen de perpétuer parmi les Hébreux le souvenir des plus grands bienfaits qu'ils avoient reçus de l'Etre suprême. Elles étoient ensuite des institutions admirables pour entretenir parmi eux , & ranimer le patriotisme , pour empêcher que chaque Tribu ne se considérât comme un peuple à part , & n'oubliât ou ne rompît à la longue les liens qui l'unissoient au tout. Mais si Moïse étoit imposteur , on ne peut guere imaginer de loi plus absurde que celle que nous venons de citer. Qui ne voit en effet qu'obliger un peuple à quitter trois fois par année ses maisons , ses champs & ses villes , & à les quitter à des temps marqués , c'étoit l'exposer trois fois

l'année à une ruine totale ; c'étoit apprendre à ses ennemis le moment précis, où ils pourroient envahir son pays sans risque, le ravager, & le piller à leur aise, ravir les troupeaux, brûler les maisons, emmener même les femmes & les enfans en esclavage ? Conçoit-on que Moïse eût voulu s'exposer lui-même, son peuple, & tous ses successeurs, à des dangers aussi éminents, s'il n'avoit pas été parfaitement sûr que l'Etre suprême les écarteroit ? Et comment avoit-il cette certitude, s'il n'étoit pas son Prophete ?

Cette clef est encore la seule, qui nous explique raisonnablement le repos absolu qu'il prescrivit aux Juifs pendant l'année sabbatique, & pendant celle du Jubilé. La premiere revenoit une fois en sept ans ; la seconde, tous les cinquante ans. *Lévité. XXV.* Dans l'une & dans l'autre, il n'étoit permis ni de semer, ni de tailler la vigne ; on vivoit du produit de l'année antérieure,

& Moïse annonça que ce produit seroit le triple de celui des autres années. Mais s'il ne parloit pas au nom du Très-Haut, comment fit-il cette promesse? Pourquoi se mit-il même dans la nécessité de la faire, en prohibant tout travail pendant une année, & quelquefois pendant deux, vu que chaque septieme année sabbatique étoit toujours suivie d'un Jubilé? Gagnoit-il quelque chose à faire chommer les terres? ou, pour mieux dire, ne risquoit-il pas tout? Si la fixieme année avoit été médiocre ou mauvaise, n'est-il pas évident que les Hébreux auroient eu raison de détester sa mémoire, comme celle d'un imposteur? Pourquoi donc se tendre des pieges à lui-même? Pourquoi exposer sa réputation & l'autorité de ses loix au hasard d'une récolte? Les Esprits forts devroient nous l'apprendre, sans doute, avant que de parler d'un ton si dédaigneux de Moïse, & de ses écrits; ils aiment

mieux faire des épigrammes, ou répéter des calomnies. (*)

Cependant les Annales Juives ne parlent d'aucun temps, où les promesses de Moïse ayent été démenties par l'événement, & où les Israélites se soient mal trouvés d'y avoir compté : jamais leur pays ne fut envahi,

(*) Il semble, par exemple, qu'il seroit temps qu'on se lassât d'accuser les Hébreux d'avoir volé les Egyptiens; on devroit enfin, ce semble, comprendre qu'un peuple peut sans crime se faire justice par ses propres mains, quand il ne peut l'obtenir autrement; que c'est là-dessus qu'est fondé le droit de la guerre; & que quand ce principe ne seroit pas vrai, les terres, les maisons, les granges que les Hébreux laisserent aux Egyptiens en abandonnant leur pays, faisoient au moins l'équivalent des vases d'or & d'argent qu'ils retinrent. Le décisif de Paw n'a pas laissé de réchauffer depuis peu cette imputation, sans dire une syllabe des réponses qu'on y a faites, & prétend même que les Israélites avoient déjà les mœurs des brigands Bédouins, lorsqu'ils entrèrent en Egypte. *Recherches philosophiques sur les Egyptiens & sur les Chinois. T. I. p. 1. Sect. III.* Tout cela peut s'appeller calomnies philosophiques.

pendant qu'ils célébroient leurs fêtes solennelles ; jamais l'année avant la sabbatique ne fut ingrate , & peu fertile ; jamais du moins le peuple ne s'en plaignit ; & il est incroyable qu'il y eût manqué , s'il avoit pu le faire avec justice , n'eût-ce été que pour pallier ses crimes , & repousser les sanglants reproches que lui adressoient les Prophetes. Je reprends la Confession de foi du Vicaire.

XLIII.

A l'égard des dogmes , elle me dit qu'ils doivent être clairs , lumineux , frappants par leur évidence. Si la Religion naturelle est insuffisante , c'est par l'obscurité qu'elle laisse dans les grandes vérités qu'elle nous enseigne : c'est à la révélation de nous enseigner ces vérités d'une manière sensible à l'esprit de l'homme , de les mettre à sa portée , de les lui faire concevoir afin qu'il les croye.

La

La foi s'assure & s'affermit par l'entendement ; la meilleure de toutes les Religions, est infailliblement la plus claire ; celui qui charge de mysteres, de contradictions, le culte qu'il me prêche, m'apprend par cela même à m'en défier. Le Dieu que j'adore, n'est point un Dieu de ténèbres ; il ne m'a point doué d'un entendement, pour m'en interdire l'usage : me dire de soumettre ma raison, c'est outrager son auteur. Le Ministre de la vérité ne tyrannise point ma raison, il l'éclaire.

J'aime à vous entendre avouer que la clarté de la Religion naturelle n'est pas telle, que l'on n'y puisse ajouter quelque chose : je ne suis pas si content, que vous placiez les mots de mysteres & de contradictions si près l'un de l'autre ; ce qui fait soupçonner qu'ils vous paroissent limitrophes. Divers Théologiens ont pris peine, il est vrai, à les rendre synonymes ; mais

ignoreriez-vous qu'il en est beaucoup d'autres, pour qui les mysteres sont des vérités que la seule raison n'auroit pas découvertes, mais où elle ne voit rien de contradictoire? Je n'admets pour moi, je l'avoue, que des mysteres de ce genre; & loin de mettre aux prises les lumieres naturelles avec l'Ecriture, je définis la révélation le télescope de la raison.

Je n'ai donc garde d'épouser la cause du prétendu Inspiré dans le dialogue qui suit; mais je ferai une remarque sur la dernière réplique du raisonneur.

XLIV.

Pour que les prophéties, y dit-il, fissent autorité pour moi, il faudroit trois choses dont le concours est impossible; savoir, que j'eusse été témoin de la prophétie, que je fusse témoin de l'événement, & qu'il me fût démontré que cet événement n'a pu quadrer fortuitement avec la prophétie: car

fût-elle plus précise , plus claire , plus lumineuse qu'un axiôme de Géométrie , puisque la clarté d'une prédiction faite au hasard n'en rend pas l'accomplissement impossible ; cet accomplissement , quand il a lieu , ne prouve rien à la rigueur pour celui qui l'a prédit.

Je conviens que l'accomplissement d'une prophétie ne forme point une preuve complete ; mais si ces oracles étoient en grand nombre, s'ils tendoient à accréditer une Religion pure, s'ils annonçoient des choses souverainement improbables, si le peuple qui en reçut le premier dépôt, subsistoit encore , & m'en garantissoit l'authenticité, quoique je visse dans plusieurs les preuves de sa honte & de celle de ses ancêtres, la question changeroit un peu de nature, & j'avoue qu'un pareil concours donneroit à mes yeux à la révélation, sinon la force de la démonstration, tout au

moins le plus haut degré de vraisemblance possible.

XLV.

Voilà bien des difficultés, mon enfant, & ce n'est pas tout. Parmi tant de Religions diverses qui se proscrivent & s'excluent mutuellement, une seule est la bonne, si tant est qu'une le soit.

Je ne suis point de cet avis. De ce que Dieu s'est révélé en Judée, il ne s'ensuit point nécessairement qu'il n'ait pu se révéler à la Chine, & il seroit à la rigueur possible qu'il y eût autant de révélations que de peuples.

XLVI.

Pour la reconnoître, il ne suffit pas d'en examiner une; il faut les examiner toutes; & dans quelque manière que ce soit, on ne doit point condamner sans entendre: il faut comparer les objections aux preuves; il faut savoir ce que cha-

cun oppose aux autres, & ce qu'il leur répond. Plus un sentiment nous paroît démontré, plus nous devons chercher sur quoi tant d'hommes se fondent pour ne pas le trouver tel. Il faudroit être bien simple, pour croire qu'il suffit d'entendre les Docteurs de son parti, pour s'instruire des raisons du parti contraire.

Ceci n'est qu'une répétition affoiblie de ce que vous disiez seize pages auparavant; je renvoye donc le Lecteur à la XXVII^e. Remarque.

XLVII.

Où sont les Théologiens qui se piquent de bonne foi? Où sont ceux qui, pour réfuter les raisons de leurs adversaires, ne commencent pas par les affoiblir?

Tout cela pourroit aussi-bien se dire de tout autre ordre de personnes, & ne prouve par conséquent que la nécessité de ne se fier aveuglément à

personne , & de peser en chaque question le pour & le contre ; c'est l'examen particulier qui fait la base & la gloire du Protestantisme , & que Rome seule rejette , parce qu'elle fait bien qu'il ne lui seroit pas favorable.

XLVIII.

Chacun brille dans son parti ; mais tel au milieu des siens est fier de ses preuves , qui seroit un fort sot personnage avec ces mêmes preuves parmi des gens d'un autre parti.

Aussi ne doute-je point qu'il n'y ait à Paris telle société , où le Vicaire démontrant un Dieu , ne parût aussi ridicule , qu'il paroîtroit profond & sensé dans un cercle de gens raisonnables.

XLIX.

Voulez-vous vous instruire dans les livres ? Quelle érudition il faut acquérir,

que de langues il faut apprendre , que de Bibliothèques il faut feuilleter , quelle immense lecture il faut faire ! Qui me guidera dans le choix ? Difficilement trouvera-t-on dans un Pays les meilleurs livres du parti contraire , à plus forte raison ceux de tous les partis : quand on les trouveroit , ils seroient bientôt réfutés. L'absent à toujours tort , & de mauvaises raisons dites avec assurance effacent aisément les bonnes exposées avec mépris. D'ailleurs , souvent rien n'est plus trompeur que les livres , & ne rend moins fidèlement les sentimens de ceux qui les ont écrits. Quand vous avez voulu juger de la Foi Catholique sur le Livre de Bossuet , vous vous êtes trouvé loin de compte après avoir vécu parmi nous. Vous avez vu que la Doctrine avec laquelle on répond aux Protestants , n'est point celle qu'on enseigne au Peuple , & que le Livre de Bossuet ne ressemble guere aux instructions du Prône. Pour bien juger d'une Religion , il ne faut pas

étudier dans les livres de ses Sectateurs ; il faut aller l'apprendre chez eux : cela est fort différent. Chacun a ses traditions, son sens, ses coutumes, ses préjugés, qui font l'esprit de sa croyance, & qu'il y faut joindre pour en juger.

Ceci est encore une paraphrase de la page 142 ; je renvoye donc de nouveau à la XXVII^e. Remarque.

L.

Combien de grands Peuples n'impriment point de Livres, & ne lisent pas les nôtres ! Comment jugeront-ils de nos opinions ? Comment jugerons-nous des leurs ? Nous les raillons, ils nous méprisent ; & si nos voyageurs les tournent en ridicule, il ne leur manque, pour nous le rendre, que de voyager parmi nous. Dans quels Pays n'y a-t-il pas des gens sensés, des gens de bonne foi, d'honnêtes gens amis de la vérité, qui, pour la professer, ne cherchent qu'à la

connoître ? Cependant chacun la voit dans son culte , & trouve absurdes les cultes des autres Nations ; donc ces cultes étrangers ne sont pas si extravagants qu'ils nous semblent , ou la raison que nous trouvons dans les nôtres ne prouve rien.

Aussi le Sage ne se presse-t-il point de déclarer absurde , tout culte différent du sien.

LI.

Nous avons trois principales Religions en Europe. L'une admet une seule révélation , l'autre en admet deux , l'autre en admet trois. Chacune déteste , maudit les deux autres , les accuse d'aveuglement , d'endurcissement , d'opiniâtreté , de mensonge.

Si de ces trois Religions une en admet deux , & une autre trois , est-il vrai que chacune maudisse les deux au-

tres ? Déteste-t-on ce qu'on admet ? Et quoique l'Alcoran ne soit comparable ni à l'ancien, ni au nouveau Testament, il ne s'ensuit point qu'il soit détestable. Cette épithète ne convient qu'aux productions de l'impiété ; le jeûne du Ramadan n'est pas, sans doute, plus raisonnable que le Carême, (*) ni le pèlerinage de la Mecque plus que celui de Lorette ; mais enfin l'Alcoran contient les grands principes de la Re-

(*) Le vrai jeûne que Dieu demande de nous, n'est pas celui qui nous ôte nos forces, mais celui qui nous les conserve, c'est-à-dire la tempérance ; & nous devons observer ce jeûne-là, non quelques jours, ou quelques semaines, mais toute la vie. Jésus & ses Apôtres n'ont jamais dit à personne : ne mangez que des œufs, ou du poisson pendant tel temps ; mais, *prenez garde que vos cœurs ne s'appesantissent par les excès des viandes & du vin, & les soucis de cette vie. Luc. XXI. 34. La Religion pure & sans tache consiste à avoir soin des orphelins & des veuves dans leurs afflictions, & à se préserver des souillures du monde. Jacq. I. 27.* Voilà le langage de la saine raison.

ligion naturelle : cela suffit pour qu'on lui doive un degré d'estime. *Moldart*

Ajoutons à l'honneur des Juifs & des Turcs, qu'il s'en faut bien qu'ils aient tous le Christianisme en horreur. Orobio avouoit, par exemple, qu'il regne non parmi des barbares, mais parmi des hommes remplis de vertu & de savoir, qu'il respire par-tout une piété admirable, sur-tout depuis la réformation. *Amica collatio cum erud. Judæo. Tert. Script. Judæi. IV. Quæsit. N. 2.*

L'Anglois Ricaut nous apprend de même, qu'il y a deux Sectes de Turcs qui regardent Jesus comme le Messie, que cette opinion est sur-tout adoptée par les plus beaux esprits du Serrail, que les écoliers de la Cour du grand Seigneur l'ont tous embrassée, & que lorsqu'ils veulent louer d'un mot quelqu'un d'entr'eux, ils l'appellent *Chap-messahisen*, qui veut dire, vous êtes un honnête homme, obligeant & civil, comme doit être celui qui fait profes-

sion de reconnoître & de suivre le véritable Messie. Il ajoute qu'il y a grand nombre de ces gens-là à Constantinople, que quelques-uns ont souffert le martyre pour cette opinion, & que presque tous ceux qui portent le turban blanc, la professent secrètement. *Hist. de l'Empire Ottoman. Liv. II. Chap. XI & XII.*

Il n'appartient guere qu'aux impies modernes, nés dans le sein du Christianisme, de le détester & de le maudire. On a en effet observé que les renégats de chaque parti ont coutume d'en devenir les plus violents ennemis.

LH.
Quel homme impartial osera juger entr'elles, s'il n'a premièrement bien pesé leurs preuves, bien écouté leurs raisons?

Aucun, sans doute.

LIII.

Celle qui n'admet qu'une révélation, est la plus ancienne, & paroît la plus sûre: celle qui en admet trois, est la plus moderne, & paroît la plus conséquente: celle qui en admet deux, & rejette la troisieme, peut bien être la meilleure; mais elle a certainement tous les préjugés contre elle: l'inconséquence saute aux yeux.

Elle ne saute point aux miens, je l'avoue. Il me paroît très-plausible au contraire, qu'après avoir instruit une seule Nation, l'Etre suprême ait suscité un homme extraordinaire pour instruire le genre humain. Il est vrai que si le Mahométisme avoit perfectionné le Christianisme, comme celui-ci a fait la révélation Judaïque, ce seroit un très-grand préjugé pour lui; mais quand je vois, au contraire, qu'il est resté bien loin au-dessous de l'un & de l'autre,

qu'il donne un très-grand prix à des ablutions , à un pèlerinage , au seul titre de Musulman , (*) & ce qui est bien pis encore , qu'il sanctifie le meurtre & le carnage , en honorant du nom de martyrs tous ceux qui périroient dans les guerres entreprises contre les Infideles , je ne conçois pas , je l'avoue , que le Vicaire ait pu appeler cette Religion la plus conséquente des trois. Je reconnois sans peine l'envoyé de Dieu dans Jesus humble & débonnaire , qui commence toujours par pratiquer les vertus qu'il prêche ; mais je ne vois qu'un barbare dans celui qui propage ses opinions à coups de sabre , & qu'un fourbe voluptueux dans celui qui prend vingt à trente

(*) Il est dit dans l'Alcoran que les peines des méchants Musulmans dans l'autre vie finiront , mais non celles de ceux qu'il appelle Infideles. *Ibidem*, Livr. II. Ch. XI.

femmes, (*) tandis qu'il n'en accorde que quatre à ses Disciples.

Quoi! selon vous, la Religion Chrétienne a tous les préjugés contr'elle; & vous soutenez, dix pages plus bas, *qu'il n'y a pas de révélation contre laquelle vos objections n'ayent autant & plus de force que contre le Christianisme.* Tous les Livres des Philosophes vous paroissent petits près de l'Evangile; vous demandez s'il est possible qu'un Livre, à la fois si sublime & si simple, soit l'ouvrage des hommes, & que celui dont il fait l'histoire, ne soit qu'un homme lui-même? Si tout cela

(*) Il disoit, il est vrai, que l'Ange Gabriel le lui avoit expressément permis; mais il n'est pas si aisé de croire que l'Ange Gabriel prît un si vif intérêt à ses amours. Aussi y eut-il des milliers d'Arabes à qui ces amours & cette dispense angélique inspirèrent d'étranges doutes sur la mission du Prophète; mais il les vainquit, & la victoire enfanta la foi, ou fit du moins taire les gloseurs. La belle chose que l'art militaire!

revient au même, j'avoue que mes yeux sont bien fascinés.

LIV.

Dans les trois révélations, les Livres sacrés sont écrits en des Langues inconnues aux Peuples qui les suivent. Les Juifs n'entendent plus l'Hébreu, les Chrétiens n'entendent ni l'Hébreu ni le Grec, les Turcs ni les Persans n'entendent point l'Arabe, & les Arabes modernes eux-mêmes ne parlent plus la Langue de Mahomet. Ne voilà-t-il pas une manière bien simple d'instruire les hommes, de leur parler toujours une Langue qu'ils n'entendent point ? On traduit ces Livres, dira-on ; belle réponse ! Qui m'assurera que ces Livres sont fidèlement traduits, qu'il est même possible qu'ils le soient ; & quand Dieu fait tant que de parler aux hommes, pourquoi faut-il qu'il ait besoin d'interprete ?

D'abord en supposant la divinité de
la

la Bible, il ne seroit pas vrai que Dieu parlât *toujours* aux hommes une langue qu'ils n'entendent point. Les Juifs ont entendu l'Hébreu, & les Chrétiens le Grec pendant plusieurs siècles. Ces langues ont, il est vrai, cessé d'être vulgaires, (*) & Dieu n'a point fait de miracle pour les conserver telles; mais puisqu'on traduit Homère & Platon, pourquoi ne pourroit-on traduire Moïse & St. Paul? Les traductions, je le fais, ne rendent pas toujours la force & la beauté des originaux, & quelquefois même leur prêtent un faux sens; mais si nous perdons par-là quelques rayons de ces Astres moraux, & si d'autres en sont affoiblis, s'ensuit-il

(*) Cela même n'est pas exactement vrai, si l'on en doit du moins croire l'Auteur du *Supplément aux Cérémonies des Juifs*, qui assure que leurs enfants apprennent l'Hébreu, & même un peu de Chaldéen, sans s'arrêter aux règles de la Grammaire qu'ils ne lisent jamais. p. 120. Paris, 1681.

qu'ils cessent de nous éclairer? Est-il une seule version des saints Livres qui n'en conserve l'esprit & l'essence? En est-il une seule qui ne nous dise, soyez justes, tempérants, véridiques, chastes, miséricordieux? En est-il une seule qui ne nous annonce un Dieu saint, dont l'œil clairvoyant nous suit en tous lieux, qui pénètre nos pensées même, qui en tient registre, & nous en demandera compte à la face de l'Univers? En est-il donc une seule qui ne nous trace les moyens de cultiver la vertu sur la terre, & d'obtenir le bonheur du Ciel?

LV.

Je ne concevrai jamais que ce que tout homme est obligé de savoir, soit enfermé dans des Livres, & que celui qui n'est à portée ni de ces Livres, ni des gens qui les entendent, soit puni d'une ignorance involontaire.

Tout homme à la rigueur pourroit puiser dans sa raison la connoissance de ses devoirs ; nous en sommes déjà convenus : mais cette raison peut s'éteindre , & s'est réellement éteinte par rapport à la Religion , chez une infinité de peuples. Pourquoi donc l'Être qui , dans sa bonté , leur avoit accordé le premier flambeau , ne pourroit-il les avoir assez aimés pour leur en donner un second ? Un don de sa main seroit-il un obstacle invincible à l'octroi d'un autre ?

J'avoue, au reste, qu'il faut être fanatique imbécille , pour s'imaginer que Dieu punisse un seul mortel d'une ignorance involontaire , & l'Auteur a raison de dire, qu'autant vaudroit nous obliger à savoir ce qui se fait dans la lune.

LVI.

*Toujours des Livres ! Quelle manie !
Parce que l'Europe est pleine de Livres ,*

les Européens les regardent comme indispensables, sans songer que sur les trois quarts de la terre on n'en a jamais vu.

Apparemment que les habitants de ces trois quarts de la terre sont tous de grands Docteurs en Religion naturelle, & que nous gagnerions beaucoup à devenir Caffres, Samoyedes, Iroquois, Hurons ? (*)

LVII.

Tous les Livres n'ont-ils pas été écrits par des hommes ? Comment donc l'homme en auroit-il besoin pour connoître ses

(*) J'ai peine à concevoir, je l'avoue, les éloges donnés aux Sauvages de l'Amérique, à ces peuplades de bourreaux qui ne savent qu'exterminer & souffrir, & tourmentent sur-tout leurs prisonniers de guerre avec une fureur si étudiée & si lente, qu'il vaudroit mieux, sans comparaison, périr sous la dent des bêtes féroces, que par les mains de ces tigres à face humaine.

devoirs, & quels moyens avoit-il de les connoître avant que ces Livres fussent faits? Ou il apprendra ses devoirs de lui-même, ou il est dispensé de les savoir.

Relisez la remarque cinquante-cinquieme.

LVIII.

Nos Catholiques font grand bruit de l'autorité de l'Eglise; mais que gagnent-ils à cela, s'il leur faut un aussi grand appareil de preuves pour établir cette autorité, qu'aux autres Sectes pour établir directement leur doctrine? L'Eglise décide que l'Eglise a droit de décider. Ne voilà-t-il pas une autorité bien prouvée? Sortez delà, vous rentrez dans toutes nos discussions.

Que Rome réponde, si elle le peut.

LIX.

Connoissez-vous beaucoup de Chrétiens

qui ayent pris la peine d'examiner avec soin , ce que le Judaïsme allègue contre eux ? Si quelques-uns en ont vu quelque chose , c'est dans les Livres des Chrétiens. Bonne maniere de s'instruire des raisons de leurs adversaires !

Est-ce donc l'Evangile qui leur interdit cette étude ? N'avons-nous pas déjà vu , au contraire , qu'il leur fait un devoir d'examiner toutes choses , & de retenir ce qui est bon ? I. Theff. V. 21. Voyez la XVII^e. Remarque.

LX.

Mais comment faire ? Si quelqu'un oseroit publier parmi nous des Livres où l'on favoriseroit ouvertement le Judaïsme , nous punirions l'Auteur , l'Editeur , le Libraire. Cette Police est commode & sûre pour avoir toujours raison. Il y a plaisir à réfuter des gens qui n'osent parler.

Je ne conseillerois, en effet, à personne de publier en Espagne, ou en Portugal, des Livres favorables au Judaïsme ; mais si ces Livres étoient écrits avec modération, sans injures contre J. C., sans amertume contre les Chrétiens, je répondrois sur ma tête que le Libraire & l'Auteur ne courroient pas le moindre risque en Hollande, ni en Angleterre ; or les injures & le fiel n'ajoutent rien à la force d'un Livre.

LXI.

Ceux d'entre nous qui sont à portée de converser avec des Juifs, ne sont guere plus avancés. Les malheureux se sentent à notre discrétion ; la tyrannie qu'on exerce envers eux ; les rend craintifs ; ils savent combien peu l'injustice & la cruauté coûtent à la charité chrétienne : qu'oseront ils dire, sans s'exposer à nous faire crier au blasphème ? L'avidité nous donne du zèle, & ils sont trop riches pour n'avoir pas tort.

Il fut un temps , il est trop vrai , où le moindre prétexte suffisoit à des gens qui se disoient Chrétiens , pour piller , massacrer , ou chasser les Juifs ; mais ces temps affreux sont passés ; & il y a peut-être un peu d'injustice à nous reprocher des violences que nous détestons , que nous n'avons jamais imitées , & sur lesquelles les Catholiques eux-mêmes commencent enfin à ouvrir les yeux.

LXII.

Les plus savants , les plus éclairés sont toujours les plus circonspects. Vous convertirez quelque misérable payé pour calomnier sa Secte ; vous ferez parler quelques vils frippiers , qui céderont pour vous flatter : vous triompherez de leur ignorance ou de leur lâcheté , tandis que leurs Docteurs souriront en silence de votre ineptie. Mais croyez-vous que dans les lieux où ils se sentiraient en sûreté ,

l'on eût aussi bon-marché d'eux ? En Sorbonne , il est clair comme le jour , que les prédictions du Messie se rapportent à Jesus-Christ : chez les Rabbins d'Amsterdam , il est tout aussi clair qu'elles n'y ont pas le moindre rapport. Je ne croirai jamais avoir bien entendu les raisons des Juifs , qu'ils n'ayent un Etat libre , des Ecoles , des Universités , où ils puissent parler & disputer sans risque. Alors seulement nous pourrons savoir ce qu'ils ont à dire.

Il fut un temps où les Juifs formoient un Etat , & avoient des écoles & des Docteurs sans nombre. Ce temps est celui même de la naissance du Christianisme , c'est-à-dire le temps le plus propre à le réfuter , & à le confondre , si des Livres avoient pu le faire : qu'on nous dise pourquoi les Juifs n'en publièrent alors aucun ? Quoi ! leur grand Sanhédrin fait que les Apôtres l'accusent en cent lieux du plus noir de tous

les forfaits, d'avoir mis en croix le Très-Haut ; & il garde un lâche silence ? Il employe bien contr'eux les supplices , & ne fait employer aucune raison. Il dépêche des émissaires pour aller exciter par-tout contr'eux des orages , & ne peut leur fournir un verbal juridique un peu vraisemblable, pour prouver que Jesus avoit mérité son supplice , & n'avoit point recouvré la vie. L'historien Joseph lui-même, malgré tout son zele pour la gloire de sa Nation, ou ne parle point de Jesus, ou n'en parle que pour le louer. Il flétrit tous les faux Messies qui avoient paru de son temps, quoiqu'il ne restât plus aucune trace de leur imposture , & n'a pas le plus petit mot à dire contre J. C., dont pourtant les Disciples couvroient déjà l'Empire Romain. Et au bout de dix-sept siècles, on prétend qu'il ne manque aux Juifs que de la liberté , & des Académies, pour ébranler le Christianisme ! Ils ont publié

contre notre Maître les plus (*) absurdes calomnies , & l'on suppose

(*) Les Juifs ont publié divers Livres sous le titre de *Toldos Jesu*, ou générations de Jesus; les deux plus célèbres sont ceux qu'Huldrick & Wagenseil ont fait connoître au public; nous en donnerons ici un extrait, d'autant plus que Voltaire, & d'autres Docteurs de sa trempe n'ont pas eu honte d'en parler, comme s'ils méritoient la moindre créance, & en ont même cité quelques traits, en se gardant pourtant bien d'aller jusqu'au bout, dans la crainte de tout gâter : nous y suppléerons aujourd'hui.

L'Auteur du premier, fait J. C. fils d'une jeune femme mariée, & d'un certain Panther, ou Pandere, qui la séduisit; elle envoya son fils de bonne heure à l'école, où il porta l'insolence au point de découvrir sa tête en présence des Prêtres, quoique l'usage fût que les Disciples se voilassent devant leurs supérieurs. Cette audace porta ceux-ci à s'informer de sa naissance; & lorsqu'ils en eurent constaté la honte, Jesus s'enfuit en Galilée, d'où peu après il regagna Jérusalem dans le dessein de s'introduire dans le Saint des Saints, & d'y voler le nom ineffable de Dieu; ce nom y avoit été placé par David, & il étoit gravé sur une pierre, que ce Prince trouva sur la bouche de l'abyme, lorsqu'il creusoit les fondements du Temple. Dans la juste frayeur que quelque faux Prophete ne dérobat ce nom, qui donnoit à son pos-

qu'ils gardent *in petto* des raisonnements terrassants ! Se peut-il rien de plus étrange ?

Le fesseur le pouvoir d'opérer toutes sortes de miracles, les Sages de la Nation avoient eu la prudence de former par art magique deux lions énormes, qu'ils placèrent aux côtés de l'endroit sacré, pour empêcher par leurs rugissements des mains sacrilèges de s'emparer de ce dépôt ; & ces rugissements étoient tels, qu'on ne pouvoit entreprendre le vol sans perdre en même-temps les sens & la mémoire. Tout cela ne put effrayer l'audacieux fils de Panther, qui trouva le moyen de s'emparer du nom ineffable, le mit dans sa cuisse entre chair & cuir, de peur de le perdre, & se rendit à Bethléem, où il s'annonça pour le Fils de Dieu, fit un homme vivant d'os ramassés dans un cimetière, & guérit un lépreux. Le Sanhédrin allarmé l'invita par deux de ses membres à revenir à Jérusalem, ce qu'il fit ; & tout le peuple vint à sa rencontre. Peu après cependant les Sénateurs le firent arrêter, & prièrent la Reine Héléne, qui régnoit alors en Judée avec son fils Hircan ou Monbaze, de faire punir Jésus suivant ses mérites. Quelques miracles qu'il fit devant elle l'empêchèrent de les écouter, & il fallut chercher d'autres moyens de le perdre. Après y avoir bien rêvé, l'un d'eux, nommé Juda, leur promit de le vaincre, pourvu

Si les Juifs font si sûrs que les prédictions du Messie n'ont nul rapport

qu'ils se chargeassent du crime qu'il feroit en s'emparant du nom ineffable ; ils y consentirent avec joie, & bientôt il acquit le secret de Jesus : ils se livrerent ensuite un rude combat, dans lequel, à l'aide du nom mystérieux, ils s'éleverent fort haat dans les airs, d'où Juda tâcha long-temps en vain de précipiter son antagoniste ; à la fin pourtant il y réussit, la décence m'empêche de dire comment. Mais s'étant par-là souillé comme lui, il tomba de même. Jesus se rétablit bientôt de sa chute ; & s'étant purifié dans le Jourdain, opéra de nouveaux miracles. Juda, pour lui ravir le nom ineffable, se joignit alors, sans être connu, à ses partisans ; il pria ensuite l'Ange qui préside au sommeil, d'endormir profondément Jesus ; ce qu'il eut la bonté de faire : moyennant quoi Juda entra sur le minuit dans la tente de Jesus sans le réveiller, lui ouvrit la cuisse avec un couteau, & y prit le nom merveilleux. Peu après J. C. se rendit à Jerusalem avec deux mille Disciples, tous habillés de même pour n'être pas reconnu ; mais Juda escorté de tous les habitants de Jerusalem vint à sa rencontre, & s'étant agenouillé devant lui suivant le signal convenu, lesdits habitants le saisirent, & mirent à mort plusieurs de ses Disciples ; les autres s'enfuirent aux montagnes.

Jesus amené dans la ville y fut fouetté, couronné d'épines, enfin lapidé ; mais lorsqu'après sa lapida-

à J. C., comment Eliezer avouoit-il ;
du temps de Trajan, que la lecture du

tion, on voulut selon l'usage le pendre à un arbre, ils rompirent tous sous le poids, attendu que le criminel qui avoit prévu son supplice, les avoit enchantés avant de mourir. Juda vint encore au secours des Juges; il apporta de son jardin une haute tige de chou qui n'étoit point enchantée, & de sa belle main y pendit Jesus parfaitement bien.

De peur que ses Disciples ne l'enlevassent ensuite, & n'assurassent qu'il étoit ressuscité, il enterra Jesus en cachette dans le lit d'un ruisseau qu'il avoit détourné, pendant que l'on creusoit & qu'on combloit la fosse, & auquel il rendit ensuite son cours. Ses Disciples ne manquerent pas de publier qu'il avoit repris la vie, & persuadoient d'autant mieux qu'on ne pouvoit trouver son cadavre; mais Juda dissipa ces fausses rumeurs en le tirant du lieu où il l'avoit mis: sur quoi on l'attacha à une queue de cheval, & on le traîna au Palais de la Reine qui avoit cru sa résurrection. Comme la petite cérémonie de le traîner par les rues ne pouvoit l'avoir que très-peu défiguré, la Reine qui l'avoit vu une fois, le reconnut à l'instant, & eut tant de dépit d'avoir été crédule, qu'elle abandonna son cadavre à la merci du peuple, qui lui fit encore la galanterie de lui arracher les cheveux de la tête; & c'est de là que vient la coutume des Moines de s'en raser le sommet.

vieux Testament rendoit ses compatriotes hérétiques, c'est-à-dire, dans son

Des traitements aussi incivils indisposèrent assez les Disciples de Jésus, pour qu'ils rompissent avec les Juifs; ils commencerent même à répandre partout leur doctrine, sur-tout par le moyen de douze d'entr'eux, qui alloient de Royaume en Royaume prêcher la Religion & la gloire de leur Maître, avec un succès allarmant pour les Sages de la Nation Juive. Après de longues délibérations telles que l'exigeoit la gravité du cas, ils choisirent Simon Kipha pour arrêter leurs progrès; lequel Simon ayant appris le merveilleux nom de Jéhova, se rendit à Rome, Capitale de Nazaréens, où leur ayant prouvé par divers miracles qu'il étoit un Apôtre envoyé par J. C., il les déterminâ à se laisser conduire entièrement par lui; après quoi il leur conseilla de ne faire aucun mal aux Juifs, de célébrer la fête de la mort de Jésus, au-lieu de la Pâque, & le quarantième jour après, au-lieu de la Pentecôte; ce qu'ils promirent tous de faire, à condition qu'il resteroit avec eux, à quoi il consentit de fort bonne grace: dans ce but, ils bâtirent une grande tour, où il s'enferma lui-même, & n'y vécut que de pain & d'eau pendant l'espace de six ans, au bout desquels il mourut.

L'Auteur ajoute que la tour se voyoit encore à Rome, ou du moins la pierre sur laquelle il avoit

style, Chrétiens? Comment un Rabbin, Salomon Jarchi, plus célèbre encore,

coutume de s'asseoir, & qui porte encore le nom de Pierre.

Il parut peu après à Rome un certain Elie, qui entreprit d'y convaincre le peuple, que ce Simon n'avoit été qu'un fourbe, & que c'étoit lui que Jesus avoit honoré de ses ordres, dont le premier étoit qu'ils se circoncissent, sous peine d'être noyés, & le second, qu'ils célébraissent le premier jour de la semaine, au-lieu du Sabbat; mais comme il donnoit ces nouveaux préceptes, il tomba sur sa tête une pierre qui l'écrasa: puissent ainsi périr tous les ennemis de Dieu! dit l'Historien; & ainsi finit son beau Livre.

Le second Toldos n'est guere moins curieux; il n'y est question, il est vrai, ni de la Reine Hélene, ni de son fils le Roi Monbaze; il fait naître Jesus sous Hérode, d'un commerce adultérin comme le premier, & dit que ce Roi fut si indigné que Panther eût évité sa vengeance en se sauvant en Egypte, qu'il se rendit à Bethléem, & y fit massacrer tous les enfants, *comme juste*. Cependant comme si l'on eût oublié le fait, ou qu'il ne parût pas assez constaté, le Rabbin Akiba se rendit à Nazareth quelques années après, pour y prendre des informations sur la naissance de Jesus, & engagea sa mere par un faux serment

dit-il en commentant le Pseaume XXII,
nos grands Maîtres ont interprété ce

serment à lui en révéler la honte. En conséquence, Jesus fut saisi, rasé, & on lui lava la tête avec l'eau boileth, qui empêche les cheveux de croître. Se voyant devenu l'objet du mépris, il expliqua la loi à quelques Disciples d'une manière contraire à l'usage, vola le nom ineffable, & opéra divers miracles. Enfin, Hérode le fit prendre, & envoya ordre par toute la terre, que quiconque auroit quelque chose à dire en faveur du prévenu, se rendît sans délai à Jérusalem; sur quoi les Chefs de la Synagogue de Worms l'exhorterent par lettres à ne condamner J. C. qu'à une prison perpétuelle: mais quoiqu'il fit grand cas de leur prudence, il crut, tout bien pesé, qu'il valoit mieux le crucifier; & c'est aussi ce qui fut fait, sans qu'on eût besoin pour cela de tige de chou.

Hérode & son fils prirent ensuite les armes contre les habitants du désert de Judée, qui défendoient Christ & sa doctrine, & adoroient ses images, ainsi que celles de sa Mere; ce qui força ces idolâtres d'implorer le secours du Roi de Césarée, *qui, par malheur, ne regna jamais que dans la tête de l'Auteur*: ils étoient cependant si puissants & si insolents, qu'ils osèrent entrer dans Jérusalem, & y exciter une sédition contre Hérode; mais le Roi de Césarée ne les ayant pas secourus, ils furent obligés

Pseaume du Roi Messie , mais je l'interpréterai de David lui-même , afin que nous ayions de quoi répondre aux Hérétiques ? Pourquoi leurs Synagogues ont-elles frappé du grand anathème quiconque osera calculer le temps où le Messie doit venir ? Pourquoi enfin ont-

de mettre bas les armes , & de se soumettre , pendant que Simon , la cause de leur malheur , monta sur son nuage magique avec tous ceux qui purent ou voulurent l'y suivre , & les mena dans leur ancien désert , où il les précipita , & les mit en pièces ; ce qui finit la guerre entr'eux & les Juifs.

Le Lecteur n'attend pas sans doute que je le méprise au point de réfuter ces inepties. Wagenfeil, (*) Huldric & Basnage ont eu la bonté de le faire ; pour moi , je crois mes contemporains assez avancés pour qu'on doive leur en faire grace. Que Voltaire & ses émules continuent donc d'aller puiser des armes contre l'Evangile dans ces amas d'ordures & de mensonges , dont les Juifs sensés ont eux-mêmes honte ; nous n'aurons pas besoin d'autre chose pour savoir le cas que nous devons faire & de leurs écrits , & d'eux-mêmes.

(*) *Wagenfeil, Tela Ignea Satanae. T. II. Histoire des Juifs par Basnage. T. VI. Ch. XV.*

ils l'impiété d'élever le Talmud fort au dessus du texte sacré, jusqu'à dire que celui-ci n'est sans le premier qu'une lettre morte ? N'est-il pas évident, que ne trouvant nullement leur compte dans la lecture simple des Prophetes, ils ont eu recours à ce Commentaire pour en prévenir les effets, comme les Papes se réfugient sous le canon de la tradition, quand on les bat avec l'Ecriture ?

Si la crainte seule empêche les Juifs de foudroyer l'Evangile en Europe, pourquoi ne le font-ils pas en Asie ? Sont-ils à notre discrétion dans la Turquie, dans l'Inde, ou la Perse ? y étoient-ils sous le regne de tant de Césars qui avoient juré notre ruine ? Craignoient-ils en particulier ou de parler ou d'écrire sous l'empire de leur grand ami le fanatique Julien, qui eût payé au contraire de tout le prix qu'il pouvoit y mettre, la justification de son apostasie, & de toutes les barbaries qu'il se permit contre les Chré-

tiens ? Si donc ils se sont tus dans des circonstances aussi favorables , n'est-il pas clair comme le jour que leur silence est involontaire , & que ce n'est ni des écoles , ni un Etat qui leur manquent , mais uniquement des raisons ?

LXIII.

A Constantinople , les Turcs disent leurs raisons , mais nous n'osons dire les nôtres ; là , c'est notre tour de ramper. Si les Turcs exigent de nous pour Mahomet , auquel nous ne croyons point , le même respect que nous exigeons , pour Jesus-Christ , des Juifs qui n'y croient pas davantage ; les Turcs ont-ils tort , avons-nous raison ? Sur quel principe équitable résoudrons-nous cette question ?

Sur le principe que tous les hommes se doivent réciproquement des égards , & que de toutes les méthodes de les amener à la vérité , il n'en

est point de plus mal-adroite que de commencer par les insulter. J'aurois donc presque aussi mauvaise opinion du cœur que de la tête d'un homme, qui parlant de Religion à des Turcs, débiteroit par leur dire que Mahomet étoit un fourbe, & qu'il faut qu'ils soient foux pour le croire un Prophe-te. Je conviendrois au contraire avec eux, que l'Alcoran donne d'excellents préceptes, & renferme bien des vérités; je leur exposerois ensuite, s'ils le desiroient, les imperfections que j'y trouve, mais avec toute la douceur & l'honnêteté que j'y pourrois mettre. Si vous appelez cela ramper, j'en suis fâché pour vous, mais je ne rougirai jamais de ramper de cette maniere.

LXIV.

Les quatre à cinq pages suivantes de la Confession du Vicaire sont une excellente réponse aux ames étroites &

pauvres , qui croient la profession du Christianisme la seule porte du Ciel. Comme ce n'est point-là le système de l'Evangile , & que St. Pierre enseigne au contraire *qu'en toute Nation celui qui craint Dieu , & qui s'attache à la justice , lui est agréable , Act. X. 35* , je ne puis qu'applaudir aux raisonnemens de l'Auteur , & je ne reprendrai dans ce beau morceau que les mots répétés de Dieu né & mort : quelques Théologiens s'en sont servis , peut-être ; mais l'Ecriture ne s'en sert jamais , & la raison nous dit de concert avec elle que Dieu ne peut naître , ni mourir.

LXV.

Quoi ! dans cette même Ville où Dieu est mort , les anciens ni les nouveaux Habitants ne l'ont point reconnu ; & vous voulez que je le reconnoisse , moi qui suis né deux mille ans après à deux mille lieues de-là ?

Cette objection seroit terrible, si le fait qu'elle suppose étoit vrai. Comme en effet les peuples les plus vertueux ne laissent pas d'avoir des méchants dans leur sein, les nations les plus dépravées comptent de même quelques justes, quelques amis de la vérité, dont un Ambassadeur céleste obtiendra sûrement l'hommage, pourvu qu'il prouve bien ses titres. Mais aussi est-il faux que tout Israël ait rejeté Jesus. La majeure partie du peuple ne crut point en lui, je l'avoue; & comment l'eût-il fait avec tous ses vices? (*) Il vouloit un Messie, qui, loin de les combattre, lui fournît les moyens de les assouvir, en lui donnant l'Empire du monde. Jesus qui ne parloit que de repentance, & le menaçoit même

(*) Joseph atteste lui-même cette corruption extrême des Juifs en cent endroits de son histoire de leur guerre contre les Romains; voyez entr'autres *L. II. Ch. XXIII. 181.*

des châtimens du Ciel, ne pouvoit dès-lors que le révolter ; après avoir tourmenté sa vie, il finit donc par le crucifier.

Malgré cela, les vertus de Jesus & de ses Apôtres, leurs prédications, leurs miracles jettoient tant d'éclat, qu'il fut impossible à leurs ennemis de l'obscurcir à tous les yeux. Jesus acquit en divers lieux un très-grand nombre de Disciples ; témoins ces milliers d'auditeurs qui le suivoient au désert, & furent sur le point de le saluer Roi ; témoin cette foule de peuple, qui huit jours avant son supplice, l'amena en triomphe de Béthanie à Jérusalem, en faisant retentir les airs d'*hosannahs* à sa gloire, & en jonchant sa route de rameaux & de fleurs. Le grand Sanhédrin même lui fournit deux prosélytes : St Pierre, en deux prédications, convertit huit mille personnes, & plusieurs autres suivirent leur exemple. Le Vicaire a donc tort de dire en termes

absolus, que les anciens habitants de la Palestine n'ont pas reconnu J. C.

Il est même évident que ce n'est pas ici le lieu de compter les suffrages, mais de les peser. On ne s'exposoit en effet à rien en rejetant l'Evangile; on s'affuroit au contraire l'amitié des grands; on étoit protégé, considéré, avancé : pour que le gros des Juifs prissent donc ce parti, il suffisoit qu'ils fussent ce que les hommes ont coutume d'être, plus avides des biens de ce monde que de ceux du monde à venir, plus disposés à faire leur cour aux grands, pour assurer leur repos sur la terre, qu'à tout risquer pour la vérité. Il s'en falloit bien qu'il en fût de même de ceux qui embrassoient la nouvelle doctrine. Le Sanhedrin, très-allarmé qu'on l'accusât d'avoir fait périr le Messie, menaçoit les accusateurs de la prison, du fouet, de la mort, passoit souvent des menaces aux effets, & envoyoit même de

ses gens aux Synagogues lointaines , pour qu'à l'instant que les Chrétiens entreprendroient d'y prêcher l'Evangile , ils y trouvaissent des persécuteurs. Il falloit donc que ceux qui , malgré ces orages , reconnoissoient Jesus pour leur Maître , missent la vérité au-dessus de tout ; ils étoient donc des gens de bien , des gens respectables ; & la constance d'un seul de ces martyrs prouve plus en faveur du Christianisme , que ne fait contre lui l'incrédulité de cent autres Juifs qui le rejetterent.

LXVI.

Ne voyez-vous pas qu'avant que j'ajoute foi à ce Livre que vous appelez sacré , & auquel je ne comprends rien , je dois savoir par d'autres que vous , quand & par qui il a été fait , comment il s'est conservé , comment il vous est parvenu , ce que disent dans les pays , pour leurs raisons , ceux qui le rejettent ,

quoiqu'ils sachent aussi-bien que vous tout ce que vous m'apprenez. Vous sentez bien qu'il faut nécessairement que j'aille en Europe, en Asie, en Palestine, examiner tout par moi-même, il faudroit que je fusse fou, pour vous écouter avant ce temps-là.

Je ne vois point, je vous l'avoue, ce qui vous paroît si visible. Je ne conçois point dans quel sens vous dites que vous ne comprenez rien aux Livres sacrés dont six pages plus bas vous faites pourtant le plus bel éloge. Je me trouve aussi peu capable d'accorder les voyages que vous exigez en Europe, en Asie, dans la Terre-sainte, pour savoir quand & par qui l'Évangile a été écrit, comment il s'est conservé, comment il nous est parvenu, ce que disent dans le pays pour leurs raisons ceux qui le rejettent, avec ce morceau que votre Editeur met dans votre bouche

dans sa fameuse lettre à l'Archevêque de Paris.

» L'Evangile est la piece qui décide, & cette piece est entre mes
 » mains. De quelque maniere qu'elle
 » y soit venue, & quelque Auteur qui
 » l'ait écrite, j'y reconnois l'Esprit
 » divin : cela est immédiat, autant
 » qu'il peut l'être; il n'y a point d'hom-
 » mes entre cette preuve & moi; &
 » dans le sens où il y en auroit, l'His-
 » torique de ce saint Livre, de ses
 » Auteurs, du temps où il a été com-
 » posé, &c. rentre dans les discussions
 » de critique où la preuve morale est
 » admise. Telle est la réponse du Vi-
 » caire Savoyard. » (*) Si la preuve mo-
 » rale suffit pour constater l'intégrité d'un
 » Livre, & son authenticité, il n'est pas
 » plus besoin d'aller en Palestine pour

(*) *Lettr. divers. de J. J. Rousseau. Amst.*
 1763. p. 164.

s'affurer de celle des écrits sacrés ,
que d'aller au Bengale pour vérifier
celle du Védam.

LXVII.

*Non-seulement ce discours me paroît
raisonnable , mais je soutiens que tout
homme sensé doit, en pareil cas , parler
ainsi , & renvoyer bien loin le Mission-
naire qui , avant la vérification des preu-
ves , veut se dépêcher de l'instruire & de
le baptiser. Or , je soutiens qu'il n'y a
pas de révélation , contre laquelle les mê-
mes objections n'ayent autant & plus de
force que contre le Christianisme. D'où
il suit que s'il n'y a qu'une Religion vé-
ritable , & que tout homme soit obligé de
la suivre sous peine de damnation , il
faut passer sa vie à les étudier toutes ,
à les approfondir , à les comparer , à par-
courir les pays où elles sont établies : nul
n'est exempt du premier devoir de l'hom-
me , nul n'a droit de se fier au jugement*

d'autrui. L'Artisan qui ne vit que de son travail, le Laboureur qui ne fait pas lire, la jeune fille délicate & timide, l'infirme qui peut à peine sortir de son lit, tous, sans exception, doivent étudier, méditer, disputer, voyager, parcourir le monde ; il n'y aura plus de peuple fixe & stable : la terre entière ne sera couverte que de Pèlerins, allant, à grands frais & avec de longues fatigues, vérifier, comparer, examiner par eux-mêmes les cultes divers qu'on y suit. Alors, adieu les Métiers, les Arts, les Sciences humaines, & toutes les occupations civiles ; il ne peut plus y avoir d'autre étude que celle de la Religion : à grand-peine celui qui aura joui de la santé la plus robuste, le mieux employé son temps, le mieux usé de sa raison, vécu le plus d'années, saura-t-il dans sa vieillesse à quoi s'en tenir ; & ce sera beaucoup s'il apprend avant sa mort dans quel culte il auroit dû vivre.

Se dépêcher d'instruire & de baptiser, est l'ouvrage d'un étourdi, qui élève aujourd'hui sur le sable un édifice, qu'un coup de vent pourra renverser demain. Prétendre qu'il n'y a qu'une Religion vraie, est le propos d'un ignorant : non-seulement plusieurs révélations sont possibles ; mais quand on auroit démontré qu'il n'y en a qu'une seule, il ne seroit pas vrai que toute autre religion fût fausse : on peut fort bien croire, par exemple, que Mahomet étoit un fourbe, & convenir que le Mahométisme contient l'essence de la vraie Religion. Des vérités mêlées à des erreurs n'en sont pas moins des vérités, comme l'or demeure de l'or, quoiqu'allié avec du cuivre. Mais soutenir que tous les hommes sont obligés, sous peine de damnation, de suivre telle ou telle Religion, quoique la plupart n'ayent pu la connoître, est un si grand blasphème à mes yeux, que j'aimerois encore mieux ad-

mettre la transubstantiation elle-même. Elle est révoltante, sans doute ; mais l'autre dogme est la coignée de toute religion, vu qu'il est impossible de croire en Dieu, s'il n'est pas juste. Chaque endroit donc des Livres sacrés qui nous atteste la justice de Dieu, fait le procès aux fanatiques qui damment leurs semblables pour des fautes forcées.

Qu'est-ce donc que Dieu exige de nous ? Ce qui est possible. Et comme il ne l'est à personne de parcourir la terre entière pour en connoître les différents cultes, ce ne sauroit être un devoir. Ce qui en est un très-étroit, que la raison nous dicte, ainsi que l'Ecriture, c'est d'aimer la vérité, de la chercher de toutes nos forces, de lui sacrifier nos préjugés, nos vices, & s'il le faut, jusqu'à notre vie. Quel que soit le symbole de celui qui agit ainsi, il a rempli sa tâche ; il est fidele aux yeux du Très-Haut ; & je n'excepterois

teroïs pas l'Athée lui-même , si je con-
cevois qu'on pût nier Dieu de bonne-
foi, en conservant le sens commun.

LXVIII.

Voulez-vous mitiger cette méthode, & donner la moindre prise à l'autorité des hommes ? A l'instant vous lui rendez tout : & , si le fils d'un Chrétien fait bien de suivre , sans un examen profond & impartial, la Religion de son pere, pourquoi le fils d'un Turc feroit-il mal de suivre de même la Religion du sien ? Je défie tous les Intolérants du monde de répondre à cela rien qui contente un homme sensé.

Je pense qu'en effet ils y seroient fort empêchés , & sûrement ce ne sera pas moi qui les tirerai de ce défilé. J'ajoute seulement, non pour combattre le Vicaire , mais pour éclaircir sa pensée , qu'un Chrétien & un Turc feront mal tous deux de suivre, sans un

examen profond & impartial , la religion de leur pere , s'ils peuvent faire cet examen ; j'avouerai aussi franchement que si un artisan chargé de famille , & sans bien , me parloit ainsi :

» J'ai le bonheur de connoître l'E-
 » vangile qui m'édifie & m'instruit ; il
 » ne m'enseigne rien que ma raison
 » n'approuve ; il ne me promet rien
 » que de sublime , rien qui ne réponde
 » à la grande idée que je me fais du
 » tendre Pere des hommes , & ne m'en-
 » flamme d'amour pour la vertu ; je
 » fais qu'on l'attaque avec violence ,
 » & que bien des gens y ont renon-
 » cé ; j'ignore leurs raisons , & me
 » soucie peu de les apprendre ; je fais
 » bien , si j'en juge par les propos de
 » leurs disciples ; loin d'avoir en effet
 » un système meilleur que le mien , je
 » vois avec effroi que la plupart n'en
 » ont point ; l'un admet un Dieu ;
 » l'autre le rejette ; l'un pense que
 » mon ame n'est , comme mon corps ,

» qu'un amas de boue , & périra pour
 » jamais avec lui ; l'autre veut bien
 » ne pas me tuer tout entier , & me
 » permet d'attendre , sans me la prou-
 » ver , une meilleure existence : & je
 » quitterois mon travail , si nécessaire à
 » mes enfans , pour m'aller noyer dans
 » cette mer de doctrine ? Non ; quand
 » au moyen de leurs principes je les
 » verrai devenus meilleurs , plus reli-
 » gieux , plus bienfaisants , plus chaf-
 » tes & plus modestes , je ferai tenté
 » de lire leurs Maîtres ; mais tant que
 » je verrai que leurs mœurs y per-
 » dent , au-lieu d'y gagner , qu'ils s'a-
 » charnent à détruire sans rien édifier ,
 » qu'ils traitent même ce grave procès
 » d'une manière plus leste & plus ca-
 » valière qu'ils ne feroient celui de
 » quelques pistoles , je ne quitterai
 » point J. C. pour eux. Ils convien-
 » nent que les Apôtres ont chassé la
 » nuit de l'idolâtrie , cela me suffit ; ja-
 » mais on ne me fera croire qu'une fr

» belle révolution ait été le fruit du
 » mensonge , ni que ce soient des foux
 » ou des fourbes qui ayent rendu au
 » vrai Dieu ses autels ” : Je serois fort
 embarrassé à répondre à cet homme-
 là.

LXIX.

*Pressés par ces raisons , les uns ai-
 ment mieux faire Dieu injuste , & pu-
 nir les innocents du péché de leur Pere ,
 que de renoncer à leur barbare dogme.
 Les autres se tirent d'affaire , en envoyant
 obligeamment un Ange instruire quicon-
 que , dans une ignorance invincible , au-
 roit vécu moralement bien. La belle in-
 vention que cet Ange ! Non contents de
 nous asservir à leurs machines , ils met-
 tent Dieu lui-même dans la nécessité d'en
 employer.*

*Voyez , mon fils , à quelle absurdité
 menent l'orgueil & l'intolérance , quand
 chacun veut abonder dans son sens , &
 croire avoir raison exclusivement au reste*

du genre humain. Je prends à témoin ce Dieu de paix que j'adore & que je vous annonce , que toutes mes recherches ont été sinceres ; mais voyant qu'elles étoient , qu'elles feroient toujours sans succès , & que je m'abymois dans un océan sans rives , je suis revenu sur mes pas , & j'ai resserré ma foi dans mes notions primitives. Je n'ai jamais pu croire que Dieu m'ordonnât , sous peine de l'enfer , d'être si savant. J'ai donc refermé tous les Livres. Il en est un seul ouvert à tous les yeux , c'est celui de la Nature. C'est dans ce grand & sublime Livre que j'apprends à servir & adorer son divin Auteur. Nul n'est excusable de n'y pas lire , parce qu'il parle à tous les hommes une langue intelligible à tous les esprits.

Quand je serois né dans une isle déserte , quand je n'aurois point vu d'autres hommes que moi , quand je n'aurois jamais appris ce qui s'est fait anciennement dans un coin du monde , si j'exerce

ma raison , si je la cultive , si j'use bien des facultés immédiates que Dieu me donne , j'apprendrois de moi-même à le connoître , à l'aimer , à aimer ses œuvres , à vouloir le bien qu'il veut , & à remplir , pour lui plaire , tous mes devoirs sur la terre. Qu'est-ce que tout le savoir des hommes m'apprendra de plus ?

C'est aux intolérants à répondre au premier de ces paragraphes ; je crois avoir déjà répondu au second dans les remarques III-VI. , & conséquemment je n'ajoute ici que la réfutation qu'en fait M. Rousseau même dans la lettre célèbre que j'ai déjà citée.

» L'Ordre de l'Univers, tout admirable qu'il est , ne frappe pas également tous les yeux. Le peuple y fait peu d'attention , manquant des connoissances qui rendent cet ordre sensible , & n'ayant point appris à réfléchir sur ce qu'il apperçoit. Ce n'est ni endurcissement , ni mauvaise

» volonté; c'est ignorance , engourdis-
 » sement d'esprit. La moindre médita-
 » tion fatigue ces gens-là , comme le
 » moindre travail des bras fatigue un
 » homme de cabinet. Ils ont ouï par-
 » ler des œuvres de Dieu , & des
 » merveilles de la nature. Ils répètent
 » les mêmes mots sans y joindre les
 » mêmes idées , & ils sont peu touchés
 » de tout ce qui peut élever le Sage à
 » son Créateur. Or , si parmi nous , le
 » peuple , à portée de tant d'instruc-
 » tions , est encore si stupide , que fe-
 » ront les pauvres gens abandonnés à
 » eux-mêmes dès leur enfance , & qui
 » n'ont jamais rien appris d'autrui ?
 » Croyez-vous qu'un Caffre , ou un La-
 » pon philosophe beaucoup sur la mar-
 » che du monde , & sur la génération
 » des choses ? (*)

(*) *Ibid.* p. 63.

LXX.

A l'égard de la révélation , si j'étois meilleur raisonneur , ou mieux instruit , peut-être sentirois-je sa vérité , son utilité pour ceux qui ont le bonheur de la reconnoître ; mais si je vois en sa faveur des preuves que je ne puis combattre , je vois aussi contr'elle des objections que je ne puis résoudre. Il y a tant de raisons solides pour & contre , que ne sachant à quoi me déterminer , je ne l'admets ni ne la rejette ; je rejette seulement l'obligation de la reconnoître , parce que cette obligation prétendue est incompatible avec la justice de Dieu , & que , loin de lever par-là les obstacles au salut , il les eût multipliés , il les eût rendus insurmontables pour la plus grande partie du genre humain. A cela près , je reste sur ce point , dans un doute respectueux. Je n'ai pas la présomption de me croire infallible : d'autres hommes

ont pu décider ce qui me semble indécis ; je raisonne pour moi , & non pas pour eux ; je ne les blâme ni ne les imite : leur jugement peut être meilleur que le mien ; mais il n'y a pas de ma faute , si ce n'est pas le mien.

Je suis entièrement de l'avis du Vicaire. Rejeter la révélation n'est un crime , que lorsqu'on a dédaigné d'en connoître les preuves , ou qu'on les a étudiées de mauvaise foi , en souhaitant de les trouver foibles. Mais lorsqu'on peut , comme le Vicaire , prendre Dieu à témoin que ses recherches ont été sincères , on a fait ce qu'on devoit faire , & l'on peut dormir fort tranquille sur les suites du parti qu'on a embrassé. Dans laquelle de ces deux classes doivent se mettre nos esprits forts modernes ? Que leur conscience prononce. Si elle les absout , ils n'ont rien à craindre de Dieu.

Je vous avoue aussi que la majesté des Ecritures m'étonne ; la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les Livres des Philosophes avec toute leur pompe ; qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un Livre , à la fois si sublime & si simple , soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire , ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur , quelle pureté dans ses mœurs ! quelle grace touchante dans ses instructions ! qu'elle élévation dans ses maximes ! quelle profonde sagesse dans ses discours ! quelle présence d'esprit ! quelle finesse & quelle justesse dans ses réponses ! quel empire sur ses passions ! Où est l'homme , où est le Sage qui sait agir , souffrir & mourir sans faiblesse & sans ostentation ! Quand Platon peint son

juste imaginaire , couvert de tout l'opprobre du crime , & digne de tous les prix de la vertu , il peint trait pour trait Jesus-Christ : la ressemblance est si frappante , que tous les Peres l'ont sentie , & qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés , quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie ! Quelle distance de l'un à l'autre ! Socrate mourant sans douleur , sans ignominie , soutint aisément jusqu'au bout son personnage ; & si cette facile mort n'eût honoré sa vie , on douterait si Socrate , avec tout son esprit , fut autre chose qu'un Sophiste. Il inventa , dit-on , la morale. D'autres avant lui l'avoient mise en pratique : il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait , il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avoit été juste , avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que justice ; Léonidas étoit mort pour son pays , avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie ; Sparte étoit sobre , avant

que Socrate eût loué la sobriété : avant qu'il eût défini la vertu, la Grece abondoit en hommes vertueux. Mais où Jesus avoit-il pris chez les siens cette morale élevée & pure, dont lui seul a donné les leçons & l'exemple ? Du sein du plus furieux fanatisme, la plus haute sagesse se fit entendre, & la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse desirer ; celle de Jesus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente, & qui pleure ; Jesus au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie & la mort de Socrate sont d'un Sage, la vie & la mort de Jesus sont d'un Dieu. Disons-nous que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir ? Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on

invente, & les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jesus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire; il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce Livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des Auteurs Juifs n'eussent trouvé ni ce ton ni cette morale, & l'Evangile a des caracteres de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros. Avec tout cela, ce même Evangile est plein de choses incroyables, de choses qui répugnent à la raison, & qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir ni d'admettre. Que faire au milieu de toutes ces contradictions? Etre toujours modeste & circospect, mon enfant, respecter en silence ce qu'on ne sauroit ni rejeter ni comprendre, & s'humilier devant le grand Etre qui seul fait la vérité.

L'Auteur n'ayant point énoncé les choses incroyables dont l'Evangile est plein, & qu'il est impossible de concevoir & d'admettre, il nous est impossible de l'édifier là-dessus; à une affirmation dénuée de preuves, une simple négative suffit pour réponse. Mais quel morceau que celui qui précède! Si la bonne foi du Vicaire avoit besoin d'autres preuves que de la première Partie de sa Confession, n'en trouveroit-on pas la démonstration dans ce paragraphe? Qui eut donc jamais plus de droit à être éclairé, supporté avec la charité Chrétienne? Et qu'il est triste qu'on ait combattu par des arrêts & des proscriptions, celui qu'il ne falloit qu'opposer à lui-même! Convenir en effet que la majesté des Ecritures l'étonne, & que la sainteté de l'Evangile parle à son cœur, que tous les Livres des Philosophes lui paroissent petits près de celui-là, que si la vie & la mort de Socrate sont d'un Sage, la vie &

la mort de J. C., sont d'un Dieu , & qu'enfin les faits du premier dont personne ne doute , sont moins attestés que ceux du second ; n'est-ce pas passer l'éponge sur toutes les difficultés précédentes ? Peut-être même , au-lieu d'y répondre , aurois-je dû me contenter de proposer au Lecteur ce problème : *Est-il croyable que ceux qui nous ont tracé l'auguste tableau de la vie & des leçons de Jesus , ayent été des hommes en délire , qui ayent cru voir mille & mille fois ce qu'ils n'avoient pas vu une seule , ou des scélérats endurcis qui consacrerent leurs coupables jours à tromper la terre , & à calomnier leurs compatriotes ?* Je l'invite au moins à le méditer.

Tout le reste de la Confession de foi du Vicaire est un tissu de réflexions si sages que , loin de les combattre , j'exhorte le Lecteur à les relire avec soin.

le mont de J. C. , font d'ordinaire 22
qu'enfin les fets du premier dont per
tous ne sont, font moins que les pas
ceux du second : n'est-ce pas passer
l'usage sur toutes les distances pré
cédentes ? Pour être même, si l'on di
répondre, que le second ne con
tient pas le premier, c'est un ce, problème :
Est-ce croyable que deux hommes ont
une longueur d'usage de la vie, de
deux de même, et que de la même
une même, par exemple, une même
même, pour ce qui n'est pas une
même, ou des fets, les mêmes qui con
tiennent, dans ce cas, les fets de la vie
même, et la même, les mêmes, les mêmes
mes, le même, les mêmes, les mêmes.
Toutes les fets de la vie, les mêmes
les mêmes, les mêmes, les mêmes, les mêmes
il faut, que, les mêmes, les mêmes, les mêmes
l'exemple, les mêmes, les mêmes, les mêmes
l'usage, les mêmes, les mêmes, les mêmes
l'usage, les mêmes, les mêmes, les mêmes
l'usage, les mêmes, les mêmes, les mêmes

POSTSCRIPT.



P O S T C R I P T.

IL vient de me tomber entre les mains un Ouvrage volumineux , intitulé *l'Evangile du jour* , dont en effet la plupart des pieces n'auroient eu qu'une existence éphémère , si tout le monde étoit raisonnable ; mais comme il est très-vraisemblable que l'esprit du siècle la prolongera , je succombe à la tentation de joindre quelques notes à ce que l'Auteur dit du *Toldos Jeschut* , dans la lettre sur les Juifs , du T. III , & dans les recherches sur Jesu , du T. VII.

I.

Le Toldos Jeschut est le plus ancien écrit Juif qui nous ait été transmis contre notre Religion. C'est une vie de J. C. toute contraire à nos SS. Evangiles ; elle

M

paroît être du premier siècle, & même écrite avant les Evangiles.

J'observe d'abord que le nouvel Evangeliste ne parle jamais que d'un Toldos , & ne dit pas le plus petit mot de celui qu'Huldrick nous a fait connoître. Est-ce en lui ignorance ? Peut-on croire qu'un Historien tel que lui , n'ait pas lu l'histoire des Juifs par Bafnage , dont il parle pourtant avec estime dans son siècle de Louis XIV , ou l'Histoire universelle moderne que les Anglois nous ont donnée ? A-t-il eu peur que les deux Toldos ne s'infirmassent réciproquement ? C'est au Lecteur à prononcer.

Ce qui n'admet aucun doute, c'est que son fort n'est pas la critique de tous les sentiments qu'on peut adopter sur l'antiquité du Toldos ; celui qu'il embrasse, est le seul qui ne soit pas soutenable. Quelque mal-habile en effet qu'on suppose l'Historien Juif , il est impossible de s'imaginer qu'il ait écrit pour

être cru fou : ne faudroit-il pas cependant qu'il eût pris dans ce but la plume, si, vivant dans le premier siècle, il avoit eu la bêtise de faire naître J. C. sous Jannée, quoiqu'il soit avéré qu'il naquit sous Hérode, surnommé comme tant d'autres si faussement le Grand, & fut mis à mort sous Tibère, non par les ordres de la Reine Hélène, mais par ceux de Ponce Pilate, comme l'atteste Tacite (*) lui-même? Il n'est pas plus croyable qu'il eût donné pour femme & successeur à ce Jannée, Hélène, Reine d'Adiabénie, qui vécut près de cent ans après, se convertit au Judaïsme avec son fils Monobaze ou Mombaze, & soulagea les Juifs dans la grande famine qui affligea l'Empire sous Claude, mais qui n'eut jamais l'ombre d'autorité en Judée. Que dirons-nous de quelqu'un qui im-

(*) Ann. XV. 44.

primeroit dans ce siècle , que le Comte de Lally a été décapité à Paris par les ordres de Jacques II ? La bévue que l'Evangeliste du jour prête à l'Auteur du Toldos, n'est pas moins grossiere ; voyons pourtant comment il l'étaye.

II.

Car l'Auteur (du Toldos) ne parle pas d'eux, (des Evangiles) & probablement il auroit tâché de les réfuter, s'il les avoit connus.

Eh , Mr. , que dites-vous là ? Quoi , répondre aux raisons du parti contraire vous paroît un devoir si étroit & si simple , que vous ne pouvez croire qu'un misérable Juif y ait manqué , quoique son ouvrage ne soit à vos yeux qu'un ramas de rêveries ? Quelle idée voulez-vous donc que nous ayions de tant d'incrédulés , qui depuis si longtemps laissent sans réponse tant d'écrits composés en faveur du Christianisme ?

Chrétiens , chantez victoire! *Confitemur reum habemus* : votre grand ennemi a signé en trois lignes la honte de tout son parti.

III.

Il fait Jesus fils adultérin de Miriah ou Mariah , & d'un soldat nommé Joseph Panther ; il raconte que lui & Judas voulurent chacun se faire chefs de Secte ; que tous deux sembloient opérer des prodiges par la vertu du nom de Jehova qu'ils avoient appris à prononcer comme il le faut pour faire les conjurations.

Il n'y a guere ici que deux petits mensonges : il n'est pas vrai que l'Auteur raconte que Judas voulut être Chef de Secte ; il ne le peint jamais que comme Agent du Sanhédrin : il ne dit point aussi que Jesus & lui sembloient opérer des prodiges , mais qu'ils en opérèrent de très-véritables , qu'ils s'éle-

verent tous deux dans les airs à une grande hauteur , & que Jesus en particulier ressuscita des morts , & guérit des lépreux. Il vous fâche , on le voit bien , que les Juifs ayent reconnu comme les Payens que J. C. fit des miracles ; ce double aveu , il faut l'avouer , est une présomption bien forte en leur faveur , & l'on n'est pas peu embarrassé à expliquer comment tous ses ennemis en convinrent , s'ils n'étoient pas démontrés : mais quelque épineux que soit ce pas-là , il n'est pas permis de s'en tirer en altérant le sens d'un Auteur , & les Philosophes eux-mêmes doivent avoir de la bonne-foi.

IV.

C'est un ramas de rêveries rabbiniques fort au-dessous des mille & une nuits.

Cette définition du Toldos est très-flétrissante ; sans doute ; mais je conviens qu'elle est juste , & j'ai le plai-

fir d'être au moins une fois de l'avis de l'Evangéliste : j'ai seulement peine à comprendre comment appréciant si bien ce roman, il en a parlé tant de fois. Un Philosophe peut bien dire un mot d'un ramas de rêveries, pour apprendre le cas que l'on en doit faire; mais y revient-il ?

V.

Origene le réfuta, & c'étoit le seul qui le pouvoit faire; car il fut presque le seul Pere Grec savant dans la langue Hébraïque.

S'il fut presque le seul Pere Grec savant dans l'Hébreu, il ne fut pas tout-à-fait le seul; le petit nombre de ceux qui entendirent cette langue, purent donc comme lui répondre au Toldos. Est-il d'ailleurs besoin de tant d'Hébreu, pour réfuter un ramas de rêveries ?

J'avoue, au reste, qu'en parcourant Origene, loin d'y trouver le Toldos réfuté, je n'y en ai pas même rencontré le nom, quoique son homélie sur le premier chapitre de St. Matthieu le conduisit à en parler, si le Livre avoit existé. Ainsi l'Evangéliste suppose une réfutation qui vraisemblablement n'exista jamais, & ne dit pas le mot des trois qui existent; quelle candeur! quelle érudition!

VI.

Bolingbroke, Toland, Volfon, Gordon, & d'autres francs-pensants, ont conclu de ce qui fut écrit en faveur de Jesus, & contre sa personne, que c'étoit un enthousiaste qui vouloit se faire un nom dans la populace de la Galilée.

Si c'est pour prouver à quel point ces Mrs. ont quelquefois déraisonné, que l'Evangéliste du jour nous rapporte cette conclusion, je conviens que l'exemple est fort bien choisi.

Qu'y a-t-il en effet de plus ridicule , que d'accuser quelqu'un d'enthousiasme fans en déterminer l'objet ? Caton & Brutus , par exemple , étoient enthousiastes de la liberté & de la vertu , & n'en furent que plus respectables ; ou , pour mieux dire , c'est pour cela même qu'ils ont droit à notre respect : & Jesus seroit dans le même cas , si son enthousiasme avoit été du même genre.

Il n'est pas moins risible de voir de Philosophes tirer des conclusions contre un homme , d'un amas de rêveries ; on est près alors de mériter le nom de rêveur.

Les Juifs sensés se gardent bien de rien inférer contre J. C. , de ce tissu de fables qui composent le Toldos :
 » Nous savons , dit Orobio , par exemple , (*) que dans la décadence de

(*) *Amica collatio cum erudito Judeo. Tertium Scriptum Judei. Secundum Quæstium. N. V.*

» notre République , & dans le temps
 » de sa corruption, les Romains sup-
 » plifierent quelques séducteurs &
 » quelques faux Prophetes : mais pour la
 » mort de Christ nommément , nous
 » n'en avons point eu jusqu'ici de con-
 » noissance certaine ; nous ignorons
 » parfaitement si elle fut juste ou non ,
 » & ne pouvons en conséquence ni
 » l'approuver , ni la condamner.

Je ne prétends point garantir au
 reste , que la conclusion rapportée soit
 en effet de ceux à qui notre Evangé-
 liste l'impute : il est un peu sujet à
 caution sur l'article , il faut l'avouer ,
 & il s'en faut de quelque chose que
 tout ce qu'il dit soit Evangile. Les lettres
 des Juifs Portugais devroient bien , je
 l'avoue , l'avoir (*) guéri de l'envie
 de charger les autres de ses propres
 absurdités ; mais il a négligé tant d'au-

(*) Voyez leur Lettre VIII.

tres bonnes leçons, que je n'ose répondre qu'il ait eu la sagesse de profiter de celle-là.

Ce qui pourroit faire penser, qu'au moins cette fois il ne se sert pas de noms étrangers pour débiter ses mauvais bons mots; c'est l'excessive maladresse qu'il auroit montrée dans le choix de ses garants. Pourroit-on, en effet, en choisir de plus méprisables qu'un athée tel que Toland; qu'un hypocrite, ou qu'un fou, tel que Volston, condamné par le Banc du Roi comme impie & blasphémateur; qu'un (*) hom-

(*) Voici le portrait qu'en fait Mylord Chesterfield dans le I. T. de ses Lettres. L'impétuosité, l'excès, l'extravagance presque faisoient le caractère non-seulement de ses passions, mais aussi de ses sentiments. Sa jeunesse fut remarquable par la tempête des plaisirs bruyants, où il se plongea avec la plus grande licence, & au mépris de toute décence. Sa belle imagination s'échauffa, & s'épuisa souvent, ainsi que son corps, à célébrer & désirer la prostituée qu'il avoit eue la nuit précédente, & dans les fel-

me perdu de débauches , rebelle à son Roi , traître à sa patrie , comme Bolingbroke ? Il est vrai d'un autre côté , que les ennemis du Christianisme ne sont pas difficiles en autorités ; je me souviens d'en avoir lu un , qui se tenoit bien fier de pouvoir mettre du parti Charles II & Cromwell , & je ne désespere pas qu'on ne nous prouve un jour , que Cartouche n'étoit pas un croyant de la première force.

VII.

Le Toldos Jeshut dit qu'il (Jésus) étoit suivi de deux mille hommes ar-

tins il portoit la joie à toute l'extravagance des frénétiques Bacchantes. Ces passions furent suspendues par une autre plus forte , l'ambition. Les premières nuisirent à sa constitution & à son caractère , mais la dernière détruisit sa fortune & sa réputation.

Que l'Auteur de la Pucelle fasse d'un tel homme un des Saints de son Calendrier , cela est dans l'ordre ; mais qu'il ose nous le donner pour une autorité en matière de Religion , il n'y a pas moyen d'en moins dire , c'est le comble du ridicule.

més, quand Judas vint le saisir de la part du Sanhédrin, & qu'il y eut beaucoup de sang répandu. Mais si le fait étoit vrai, il est évident que Jesus auroit été aussi criminel que Barcokébas qui se dit Messie après lui. Il résulteroit que sa conduite répondoit à quelques points de sa doctrine : Je suis venu apporter non la paix, mais le glaive.

Evangeliste du jour, vous ne vous tenez point assez en garde contre vos distractions; vous en avez ici une aussi forte qu'aucune de celles que vos bons amis les Juifs Portugais ont relevées en si grand nombre. Le Toldos dit bien que Jesus s'avança vers Jérusalem accompagné de deux mille disciples, que Judas & son monde en tuerent plusieurs, & que les autres s'enfuirent aux montagnes; mais il est faux qu'il fasse entendre qu'ils livrèrent bataille aux Juifs, ni que personne périt par leurs mains; il est faux qu'il dise qu'ils

eussent des armes , quoiqu'il parle de celles des Juifs ; & loin d'insinuer que Jesus vint à Jérusalem pour augmenter son parti par la force , il dit qu'il s'y rendoit pour dérober de nouveau dans le temple le nom que Judas lui avoit volé , & que , craignant d'être reconnu & saisi , il avoit fait habiller tous ses Disciples ainsi que lui.

Quand il auroit avancé quelque mensonge pareil , devriez-vous y donner la moindre créance ? Un ramas de rêveries devient-il donc respectable à vos yeux , dès que vous croyez y trouver quelque chose de favorable à votre haine contre la révélation ? Avez-vous oublié qu'Origene l'a réfuté ? Si le Juif Tryphon , si Celse , si les Auteurs du Talmud , si Julien l'Apostat lui-même , ou n'ont point connu ce roman , ou l'ont trouvé trop absurde pour l'opposer à nos Evangiles , ne devriez-vous pas rougir de le faire ? N'est-ce pas dire aux Chrétiens , que n'ayant

pour les combattre aucune arme de meilleure trempe, vous faites fleche de tout ?

J'ai prouvé après cinquante autres la fausseté du sens odieux qu'il vous plaît de prêter aux paroles de J. C. : *Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive* ; j'ai prouvé (*) que loin de vouloir convertir les hommes à coups de bâton ou d'épée, il ne prêcha jamais que la charité, la bienfaisance, le support ; que dans le chapitre même où l'on lit ce passage, il envoya ses Apôtres comme des brebis au milieu des loups ; qu'il leur ordonne de joindre la simplicité des colombes à la prudence des serpents, & de prendre leur croix, & non leurs armes, pour le suivre. J'ai dit que plus la révolution que J. C. vouloit opérer, étoit nécessaire, plus elle étoit diffici-

(*) *Lettr. sur l'état présent du Christianisme. Lettr. V.*

le ; qu'il connoissoit trop bien les hommes pour ne pas prévoir quels terribles obstacles les préjugés & les vices régnants opposeroient aux progrès de sa doctrine , & qu'il en avertit les Douze , soit afin qu'ils connussent au juste le fardeau qu'ils prenoient , avant de le prendre , soit afin qu'ils soutinssent mieux des orages qu'ils auroient prévus. Si vous pouvez réfuter ces raisons , faites-le ; si vous ne le pouvez pas , donnez gloire à la vérité , rétractez vous ; ou si c'est trop exiger de l'humilité d'un Philosophe , au moins taisez-vous.

F I N.



